

MARCEL NOPPENÉY

LE
PRINCE AVRIL

POÈMES

1894-1900

PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, SUCCESEUR
19, Quai Saint-Michel, 19

1907

LE PRINCE AVRIL

Il a été tiré de cet ouvrage :
Quatre exemplaires sur Japon impérial,
Numérotés de 1 à 4 ;

Sept exemplaires sur Hollande,
Numérotés de 1 à 7.

DU MÊME AUTEUR

SOUS PRESSE

De myrrhe, d'encens et d'or (*poèmes*). 1 vol.

EN PRÉPARATION

Le Livre des Espoirs et des Souvenirs (*proses*). 1 vol.

Le Cantique éternel (*poèmes*). 1 vol.

Les Secourables (*roman*). 1 vol.

MARCEL NOPPENÉY

LE
PRINCE AVRIL

POÈMES

1894-1900

PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, SUCCESEUR
19, Quai Saint-Michel, 19

1907

*A tous ceux que j'ai connus et aimés,
aux amis de mon enfance et de ma jeunesse,
aux poètes merveilleux qui m'enchantèrent,
je dédie
la puérile chanson de mes rêves.*

M. N.

PROLOGUE

L'HYMNE DES IMMORTELS AVRILS

I

De doux parfums épars volent dans les campagnes,
La source égrène un rire en d'agrestes chansons,
Charmeur, le prince Avril, descendant des montagnes,
Jette un baiser d'amour aux lointains horizons.

Les collines en joie, ondulant aux cieux roses,
Semblent s'irradier d'un nimbe fabuleux,
La nature se berce au grand rythme des choses,
La senteur de l'encens monte dans les airs bleus.

La brise, en badinant, effeuille une fleur blanche,
Le vert velours des prés s'orne de pourpre et d'or,
L'oiseau bleu des désirs vole de branche en branche,
L'espérance et la vie ont pris le même essor.

Matin d'avril, matin doré, matin de rêve,
Matin de joie où vibre, en de fous tourbillons,
Sous l'éternel effort de l'œuvre de la sève,
L'espérance infinie et sainte des sillons.

Aube vierge du temps des récoltes futures,
Jour béni, frémissant de promesse et d'espoir,
Sois l'emblème sacré des jeunes aventures
Et qu'à ton doux matin succède un plus doux soir !

II

Enfant, tu fus ce jour de splendeur matinale :
L'espérance germait en toi comme un avril,
Sous l'émoi frissonnant ton âme virginale
Suivait, vers quels lointains, son rêve puéril ?

Un monde était en toi d'espoir et d'innocence,
Tout un rayonnement de nouvelles clartés ;
Des chœurs que nul ne sut, chantaient dans le silence
L'éveil de ta jeunesse aux chastes voluptés.

La vie, en s'inclinant, riait à ta fenêtre,
Une auréole d'or se dessinait aux cieux,
L'avenir merveilleux, là-bas, vint t'apparaître,
Des songes de langueur passèrent dans tes yeux.

Tu vis des vols planer dans le ciel des mystères,
Tu vis les flots berceurs de la mer des demains,
Tu vis, ô doux enfant, les fleurs d'or solitaires
Que plus tard tu cueillis au rebord des chemins.

Tu vis tous les espoirs dérouler l'harmonie
De leurs vœux, de leurs fois, de toutes leurs ardeurs...
O rêves de beauté, d'amour et de génie
Qui baignez notre front dans l'or de vos splendeurs !

Qu'importe, si l'on a connu votre caresse,
Que la réalité clame votre néant !
On courbe à son orgueil la majeure détresse,
On jette ses espoirs tous au gouffre béant.

Mais vous ne mourrez point ! Que l'irréel te mente
Et que te leurre un songe impossible à finir,
Sans cesse dans ton cœur, poète, Avril qui chante,
Fleurira l'oasis verte du souvenir.

Car l'aube reviendra ! Si c'est un autre rêve
Qu'effeuilleront tes doigts à chaque autre printemps,
Si demain ne finit ce qu'aujourd'hui n'achève,
Oppose au désespoir l'orgueil de tes vingt ans.

En ton matin-déjà tu connus la tempête,
Le soir sombre entendit les cris de ta douleur,
Et la nuit, en tombant, trouva, courbant la tête,
Un enfant éperdu pleurant sur son malheur.

Mais de soudains rayons surgiront ! Une aurore
Se lèvera, plus pure, aux anciens paradis.
L'oubli prendra ton mal ! Que l'Avril chante encore
Sur un mode majeur les chansons de jadis.

Avril 1898.

CHRONIQUE BLANCHE

(PAGE SYMBOLIQUE)

1899

LE PAGE

Quand il s'en est-allé, dans ce matin d'avril
Où l'espoir s'éveillait sous les frissons de l'aube,
Il avait, pur et blanc de la blancheur d'une aube,
Son âme encor d'enfant et son cœur puénil.

Il portait fièrement comme un divin symbole
A sa toque de page, entière en blanc satin,
Un panache flottant, dont le vent du matin
Faisait au page blanc une blanche auréole.

Dans ses yeux, où brillait l'éclat des diamants,
Un reflet d'idéal présageait des merveilles,
Et le pli, s'entr'ouvrant, de ses lèvres vermeilles
Disait des songes purs, étonnés et charmants.

Alors, fêtant l'espoir au seuil vert des campagnes,
Sans fin se répondant de la tour au rempart,
Les cors, en tressaillant, ont chanté son départ,
L'écho s'en déroula de montagne en montagnes.

Et tandis que pleuraient les notes des adieux,
Descendu tout au bas du haut perron antique,
J'offris au page blanc le lys emblématique,
Puis, l'attirant à moi, le baisai sur les yeux.

Et page blanc, vêtu de son pourpoint de neige,
Et page jeune et beau qui gagnait tous les cœurs,
Dans les chants de triomphe et les rythmes vainqueurs
Il partit, entouré d'un rayonnant cortège.

Il partit ! Mais soudain, haussé sur l'étrier,
Se retournant encor, il mit d'un geste mièvre,
Pour un dernier adieu sa main frêle à sa lèvre,
Puis s'éloigna, tout droit sur son blanc destrier.

Et prince de splendeur, de grâce et de jeunesse
Il est parti, monté sur son blanc palefroi,
Pour s'en aller chercher, sans crainte et sans effroi,
L'aventure inconnue et l'étrange prouesse. . . .

Longtemps je l'ai suivi de l'âme et du regard,
Anxieux, je l'ai vu de la tour la plus haute,
Descendre la vallée et remonter la côte
Poussant son blanc cheval, lentement, au hasard.

Il allait . . . et partout dans les monts, par la plaine,
Par les sentiers déserts ou sur les grands chemins,
Le long des clairs ruisseaux, dans le creux des ravins,
La route sous ses pas de roses était pleine.

Longtemps je l'ai suivi sous le soleil levant ;
Et quand il disparut au détour de la route,
J'ai cru, voulant le croire, angoissé par le doute,
Voir le panache vierge encor flotter au vent.

Où s'en est-il allé ? Vers quel pays de rêve,
Vers quel pays d'amour et de désir troublant ?
Où s'en est-il allé, l'adoré page blanc,
Échanger de grand cœur sa dague contre un glaive ?

Des chemins matinaux lesquels a-t-il suivis
Vers le midi de flamme et le soir solitaire ?
Et pour l'initier, quel château de mystère
A, sur son clair appel, baissé son pont levis ?

Quel ignoré manoir ouvrit pour lui sa porte ?
Fut-il le convié de l'irréel festin ?
Qui, princesse d'amour ou paladin hautain,
Vers le terme inconnu de son destin l'emporte ?

Hélas ! Reviendra-t-il mon blanc page adoré
Tel qu'il partit ce jour de beauté triomphante ?
Et rapportera-t-il, sans invisible fente,
Sans tare, la blancheur de son matin doré ?

Car sous le blanc satin moulant sa grâce frêle,
Je sais qu'un cœur ardent appelle l'inconnu,
Je sais qu'au fond des yeux au regard ingénu,
D'inconscients désirs déjà battent de l'aile.

Désirs inconscients, invincibles désirs,
Que l'amour met au cœur de l'enfance trop belle,
Ce cœur ardent et doux, soumis et puis rebelle,
Qui va, battant l'éveil aux étranges plaisirs !

II

L'ÉCUYER

Sept ans se sont passés d'attente solitaire ;
Sept fois est revenu l'avril aubé d'argent,
Le blanc mois imprévu, puéril et changeant . . .
Il ne m'a point donné la clef d'or du mystère.

Plus ne fleurit la rose au sentier d'autrefois,
La source ne dit plus sa chanson la plus douce,
Et le bord du ravin que tapissait la mousse
Dresse sinistrement ses abruptes parois.

Que m'importe, pourtant d'en connaître les causes !
Avril était d'argent, et j'attends le mois d'or,
Le mois du grand soleil, flamboyant messidor,
Qu'épanouit midi dans la torpeur des choses.

J'attends..j'attends..et j'ai, le cœur tremblant d'espoir,
Vingt fois cru voir flotter au vent la vierge plume,
Vingt fois l'illusion que le désir allume,
A surgi le matin pour s'éteindre le soir.

Soudain, clamant leur joie au seuil gris des campa-
Et se répercutant du rempart à la tour, gnes,
Les cors, en tressaillant, ont chanté son retour,
L'écho s'en déroula de montagne en montagnes.

Oh le pourpre écuyer sous le soleil de feu !
Droit sur son alezan à robe flamboyante,
Il tient le fier écu qu'un rubis ensanglante
Et que rougit de l'or sur l'azur du champ bleu.

En pourpoint de grenat et le poing sur la hanche,
L'épée à son côté, d'argent son éperon !
Hardi ! mon écuyer ! du haut du chaperon
Je vois se balancer la souple aigrette blanche.

Et d'un bond descendu de son cheval piaffant,
Il a monté vers moi le haut perron antique,
Aussi beau qu'autrefois dans sa beauté mystique,
Presqu'un homme déjà, presque encor un enfant.

Mais un rien l'a quitté dans son regard de rêve,
Et le pli maintenant de sa lèvre est fermé ;
Quels tournois courut-il, mon page tant aimé ?
Au prix de quels combats l'arma-t-on de son glaive ?

Qu'importe ! je n'ai point, en me penchant vers lui,
En serrant sur mon cœur sa grâce et sa jeunesse,
Voulu savoir pourquoi frissonnait sa caresse,
Ni, si là-bas l'amour dans son ciel avait lui.

Et non plus, quand ma lèvre, en effleurant les
Sentit que le baiser déjà s'était posé . [siennes,
Sur sa bouche d'enfant ; non, je n'ai point osé
Évoquer l'autrefois et les choses anciennes.

Non, je n'ai rien voulu surprendre ni savoir !
Puisque toujours au vent flottait le vierge emblème,
Puisqu'il était intact de la tare suprême,
Il avait dû passer près du mal sans le voir !

Et pour lui j'ai donné la fête éblouissante,
La fête du retour et déjà des adieux,
Mêlant au vain regret le rire radieux,
Aux triomphants accents la douleur impuissante.

Le soir même il partit, l'enfant couleur de roi,
Pour l'ignoré pays où son destin l'appelle,
Mon écuyer de feu, fier et droit sur sa selle,
Poussant son alezan, au hasard, devant soi.

Et tandis que mouraient les accords de la fête
Qui chantaient le départ en chantant le retour,
J'ai gravi les degrés de la plus haute tour
Dont le soleil couchant dorait encor le faite.

Il me vit, et trois fois il agita la main,
Et trois fois, appuyé sur la rampe qui penche,
J'ai salué du cœur la vierge plume blanche.
Flottera-t-elle encor ce soir, et puis demain ?

Flottera-t-elle encor, l'aigrette lumineuse,
Quand l'éperon d'argent sera devenu d'or ?
Aux combats à venir flottera-t-elle encor ?
Y rayonnera-t-elle, albe et victorieuse ?

III

LE CHEVALIER

Sept ans, l'un après l'un, ont effeuillé leurs jours,
L'été dut s'écouler, et puis, bientôt, l'automne,
Dans la pâleur du ciel déjà l'hiver frissonne...
Je guette vainement du haut des hautes tours.

Là-bas, où j'entendais, jadis, chanter la source,
Un torrent écumeux bondit en rugissant ;
Le gai sentier de fleurs est visqueux et glissant,
Le passant apeuré précipite sa course ;

La mousse a mis sa lèpre aux marches du perron,
La pierre des vieux murs est infiniment grise,
La route, jadis pleine, à présent désapprise
Ne sonne plus jamais sous les coups d'éperon.

J'ai vainement plongé mes yeux dans la nuit noire,
Au sommet de la tour, du soir jusqu'au matin,
Vainement écoutant à tout bruit incertain,
Je n'ai point entendu, là-bas, chanter l'ivoire.

Mais l'espoir cependant n'a point quitté mon cœur :
Sans cesse je l'attends ; l'heure après l'heure rampe
Et je songe anxieux, incliné sur la rampe :
Reviendra-t-il vaincu, l'enfant, ou bien vainqueur ?

Entendra-t-on le cor au seuil noir des campagnes
Sonner comme autrefois pour fêter son retour,
Entendra-t-on, du haut du rempart, de la tour,
L'écho se dérouler de montagne en montagnes ?

Il était loin, bien loin, le ciel de messidor,
Quand un soir de brouillard, un soir brumeux et terne,
J'entendis dans la nuit refermer la pöterne
Et des pas retentir dans le grand corridor.

J'entendis me penchant, tremblant, dans la nuit som-
Lugubrement, deux fois, retomber le marteau, [bre,
Je vis, inanimé, dans la cour du château
Gésir un noir cheval caparaçonné d'ombre.

Quelqu'un entra, vêtu d'acier, bardé de fer :
O mon noir chevalier, pourquoi ta noire armure ?
Pourquoi ce fer de deuil et d'ombre qui t'emmure
Comme l'hôte féroce et sombre de l'enfer ?

Mais ainsi que jadis, l'albe plume balance
Sa blancheur d'autrefois au haut du casque noir,
Et j'ai compris alors, sans même le vouloir
Les regrets infinis que berçait son silence.

Son regard pur m'a dit : « Je sors des durs combats,
J'ai gagné l'éperon où l'or fauve scintille,
Mais si l'étoile encor au haut du casque brille,
Souvent j'ai dû crier, j'ai dû pleurer tout bas.

J'ai souvent, pour garder mon haut et fier panache,
Ensanglanté mon âme et fait saigner mon cœur,
J'ai lutté contre tous, je suis resté vainqueur,
Et j'ai su le garder sans souillure et sans tache.

Mais je porte avec moi l'inconsolable deuil
De l'enfance passée et des jeunes chimères ;
Les nectars les plus doux ont des gouttes amères
Et le berceau déjà renferme le cercueil ! »

Et son regard se tut, noyé dans la tristesse !
O page de jadis, écuyer d'autrefois,
Qui rappelez trop vite, au son seul de sa voix,
Les souvenirs lointains qu'évoque sa détresse,

Comme un vrai diamant dans de l'or pur serti
Il a gardé votre âme héroïque et candide,
Mais si la plume encor flotte, vierge et splendide
Depuis lors, plus jamais mon Rêve n'est parti.

DÉTRESSES

ANGOISSE

Comme un esclave, aux yeux bandés, sous le frisson
De la crainte et l'horreur de devoir souffrir seule,
Mon âme, en frémissant, s'en va, tournant la meule
Au manège éternel de l'humaine raison.

Fuira-t-elle jamais la geôle et la prison
Où captive, elle pleure, éternellement veule,
Tel l'enfant s'égarant à la nuit, et qu'esseule
Le crépuscule morne au désert horizon.

Saura-t-elle, arrachée aux glauques épouvantes,
Acclamant les soleils des aurores levantes
Crier sa fierté toute et son hautain orgueil ?

Ou bien restera-t-elle accroupie à la porte
D'espoirs inviolés, dont lui ferme le seuil
Le Préjugé, vainqueur de ma volonté morte ?

CAUCHEMAR

Las et fatigué, du dégoût sans doute,
De chercher toujours, de chercher en vain,
Je vais, le cœur vide et l'âme en déroute,

L'esprit fermentant d'un impur levain
Fait d'espairs déçus, de douleurs trop fortes,
Au pied d'un rocher, le long d'un ravin.

Me laisseras-tu, destin qui m'emportes,
Toucher au sommet le bonheur divin,
Ou rouler au fond vers les choses mortes ?

QUAND ?

Hors des chemins entrelacés,
Quand, vers l'aube exempte de crainte,
Le fil sauveur du labyrinthe
Conduira-t-il mes pas lassés ?

Quand ma chair aura-t-elle assez
Souffert des fers gravant l'empreinte ?
Quand, desserrant leur lourde étreinte,
S'ouvriront mes cachots glacés ?

Quand pourrai-je, géoliers funèbres,
Laissant nivôse et ses ténèbres
Pour le soleil de floréal,

Partir vers les lointaines grèves,
Que battent sous le vent des rêves
Les flots chantants de l'idéal ?

RESIGNATION

Quand nous aurons longtemps caressé nos chimères,
Longtemps prêté l'oreille aux voix chantant en nous,
Et bercé nos espoirs impossibles et doux,
Et rêvé, puérils, nos rêves éphémères ;

Quand nous n'entendrons plus les cloches aux sons
Nous appeler au fond des forêts solitaires, [fous
Que nous aurons, au seuil interdit des mystères,
En vain baissé nos fronts et ployé nos genoux ;

La vie alors sur nous remettra son emprise,
Nos rêves s'enfuiront aux ailes de la brise,
Le temps enlacera de ses replis vainqueurs

Nos beaux jours disparus, si lointains et si proches,
Et nous écouterons, au loin, sonner les cloches
Le glâse de l'oiseau bleu qui chantait dans nos cœurs.

TOURNOIS

O princesse du Rêve et des Songes ! Voici
Que je me vois pareil à ces enfants, ainsi
Que l'énamouré page adorant une reine.

Il va rêvant tournois, batailles, olifan,
Jeux de guerre et d'amour puérils... et l'enfant
Se roidit pour porter le poids lourd de la traîne.

Ainsi je vais et suis, ô ma Princesse ! Mais
Aux somptueux tournois ne pourrai-je jamais
Être le chevalier descendant dans l'arène ?

Lasse du long effort endeuillé de tristesse,
Du sacrifice vain auquel elle a pris part,
Ainsi qu'une déchue et farouche prêtresse
Mon âme est revenue au lieu de son départ.
Mon âme est revenue où pria son enfance !
Lorsqu'elle me quitta l'Été chantait encor :
C'était un soir très doux d'intense confiance,
Le soleil, en mourant, allumait un ciel d'or,
Les jardins, dans la nuit, embaumaient ; sur la branche
C'était le vol dernier et le dernier frisson . . .

Et la nuit devint noire, et mon âme était blanche,
Elle était haute et pure ; elle partit, et son
Destin, du doigt montrait au carrefour la route . . .

Pourquoi vers les pays des réprouvés espoirs,
Où saigne le fou rêve et sanglote le doute,
Où le vent du désir meurt aux horizons noirs
Dus-tu partir, mon âme, au déclin des journées ?
Oh ! que n'es-tu restée au doux jardin béni,
Loin des ardentes fleurs si tôt, trop tôt fanées
Sous l'éternel baiser brûlant de l'Infini ?
Oh ! que n'es-tu restée ainsi, très pure et sainte !
Que n'as-tu, simplement, sur ton simple labeur
Incliné tes yeux clairs et marqué ton empreinte ? . . .
Mais là-bas t'appelait un avenir trompeur :
Tu voulus sur la foi de leurrantes promesses,
Prêtresse, officier à d'innommés autels,
Élever l'ostensoir aux irrécnelles messes,
Et qu'un peuple à genoux proclamât immortels
Et adorât tes dieux, le front dans la poussière.
Vers la plage menteuse où s'écroulent les flots
De l'idéal déçu tu partis, vierge et fière . . .

Puis un soir tu revins au rythme des sanglots !

Au seuil de l'autrefois tu t'arrêtes, mon âme,
De l'autrefois défunt dont il n'est qu'un départ.
Tu n'y peux point rentrer ! Vois, un glaive de flamme
Interdit à jamais, implacable rempart,
Le retour nostalgique au jardin des délices.
Pleure, oh pleure toujours le Paradis Perdu,
Mon âme ! Un après un vide les lents calices
Des amertumes ! Va ! Prends le chemin ardu,
Descends vers la vallée, ascends aux cimes hautes,
Traverse les cités des enchantements morts,
Va, que dans ses flots noirs le fleuve de tes fautes
Roule le lourd limon de tes latents remords !
Sans guide et sans compas, sous un ciel noir, sans
Dirige n'importe où le hasard de tes pas, †astres
Va toujours ! Fais le geste évoquant des désastres,
Souffre, mon âme, et va ; ne te retourne pas,
Saigne, pour ton erreur, tout le sang des luxures,
Pour tes déçus espoirs le sang de tous les pleurs,
Et près de se fermer, en rouvrant tes blessures
Laisse expirer la vie à travers tes douleurs.

Vains remords ! vains regrets !
L'oubli . . . Je voudrais
L'oubli calme des neiges !
Vains regrets ! vains remords !
O l'oubli des morts
Sans rêves !

O les feuilles mortes !
Au pas de ma porte
Elles pleurent !
J'écoute . . .
Où trouver ma route ?
Je doute . . .
J'ai peur !

Mon Dieu ! Mon Dieu ! La vie est là
Simple et tranquille.

P. VERLAINE : *Sagesse*.

Délaisse un songe vain et tes vœux insensés
Le rêve est malfaisant, et vivre, c'est assez !

A. FONTAINAS : *Les Estuaires d'Ombre*.

Souvent, oh, trop souvent, je m'arrête et je songe !
Je me dis anxieux : « Où trouver le chemin
Qu'il faut suivre ? Quel est le seul but sans mensonge ?
Qui donc, pour me guider, me prendra par la main ? »
Je suis errant et seul, vagabond solitaire,
Je cherche vainement dans la réalité
Le Sésame rêvé, le mot qui fera taire

Mon doute et mon remords et mon anxiété.
Je cherche, . . . Mais alors vous secouez la tête
Et dites, méprisants : « Quitte les vains combats ;
Tu ne trouveras point ta chimère, ô poète !
Le chemin de la vie est droit, ne cherche pas.
Travaille, peine, agis ! Saisis, qu'il ne s'envole,
Le fugitif instant que tu ne verras plus.
Tu ne sais point l'objet de ton désir frivole,
Dirige vers un but tes pas irrésolus.
Agis ! ne te plains pas comme un enfant malade.
Agis ! et laisse là ton regret impuissant ;
Tu ne pourrais quitter ce d'où nul ne s'évade ;
C'est en vain que tes mains se teindraient de ton sang,
Car tu ne rompras point la chaîne qui te lie !
Agis ! sois l'énergie et sois la volonté,
Monte à l'assaut du vrai, du réel seuls ! Oublie
Les rêves que tu fis d'amour et de beauté.
Sois homme ! Arrache l'aile à ta Chimère. Écoute,
Ne crois plus aux espoirs qui jamais ne seront,
Quitte l'ombreux sentier et suis la grande route.
Écrase tes désirs et puis courbe ton front !
Tout ce dont tu rêvas ne fut jamais qu'un leurre,
Qu'un songe inconsistant très longtemps caressé ;
Très longtemps, trop longtemps ! l'heure fuit après
A présent te voilà tout seul et délaissé, [l'heure,
Et dans ton cœur il pleut des larmes inutiles
Comme tes vains regrets ! Efface-les ! Détruis
Tes bijoux irréels et tes gemmes fragiles.

Ensevelis ton rêve au plus profond des nuits,
Et creuse lui sa tombe au pied même de l'arbre
De l'oubli ! Mets sur elle une porte de fer,
Enfonce à tout jamais en des cryptes de marbre
Les souvenirs errants dont tu n'as que souffert
Et puis vis ! »

Hélas ! vivre ! Et mon rêve s'affole
A la brutalité du réel et du vrai !
Non, je ne puis ! Mon cœur est mou, mon âme est molle,
Je ne sais quel sera le chemin que j'irai,
Mais je ne pourrai point au feu de l'énergie,
Régénérer jamais mon défaillant effort,
Le pays inconnu dont j'ai la nostalgie,
Je ne pourrai jamais en atteindre le bord ?
Oui, je sais qu'en voguant, ma nef désemparée
Un jour devra sombrer au fond de l'Océan,
Qu'un jour s'envolera ma chimère ignorée,
Que tous mes rêves fous rouleront au néant.
Je sais qu'il est un ciel étrange et solitaire
Où planent mes désirs sans pouvoir se poser,
Que tout mon avenir dérobe son mystère,
Que je ne puis ôter le voile ni l'oser.
Je sais ! J'entends déjà se refermer la porte
Et je vois s'élever les signes précurseurs.
J'entends, je vois, je sais, et je souffre ! Qu'importe !
Laissez-moi, laissez-moi sur des rythmes berceurs,
Endormir lentement mon rêve nostalgique,
Tromper tous mes besoins d'amour et de désir,

Au pied de mes autels brûler l'encens mystique,
Étendre enfin la main sans rien pouvoir saisir.
Je veux rêver encor. et je ne veux pas vivre ;
J'aime les doux espoirs languissants dont je meurs,
Car, où vont vos chemins, je ne veux point vous suivre
Et je n'unirai pas ma voix à vos clameurs !
Oui, vous avez raison !

Mais, ô Seigneur, aurai-je
Donc vainement ainsi prié, pleuré, souffert,
Vainement évoqué ce douloureux cortège,
Et mis mon âme lourde et lasse à découvert
Pour, avant qu'il ne soit, voir fuir mon rêve informe ?
Non, Seigneur ! laisse errer ma parole et ma voix
Et n'emprisonne point mon esprit dans la norme,
Je veux rêver encor mes rêves d'autrefois.
Je ne suis qu'un enfant ! Pardonne à ma faiblesse
Et prends-moi par la main pour me mener au port :
Conduis-moi vers ma vie, ô Seigneur, et ne laisse
Mon âme en désarroi charrier l'espoir mort !

Ce cauchemar souvent m'enchanté et me torture :
L'enfant qu'hier encor j'étais !... Mais aujourd'hui !
Hélas ! en ces jours là tant de soleil a lui
Et l'ombre d'à présent est si rude et si dure !

Je rêve, je le sais : ce n'est qu'une imposture
Las ! — Non : c'est vrai, mon doute inconscient m'a fui :
C'est l'enfant d'autrefois, c'est moi-même et c'est lui...
Et c'est une bizarre et réelle aventure !

C'est moi ! Je suis ainsi qu'alors. Je me revois
Si câlin, si rieur, confiant, et parfois
Je suis rêveur et puis toujours franc et candide.

Et les voilà tous ceux qui m'aimaient, que j'aimais...
Mais le réveil !... et c'est la nuit, la nuit livide :
Les soleils d'autrefois sont éteints à jamais !

Dans le jardin du temps la maison de l'enfance
S'enguirlande de lierre ainsi qu'un tombeau mort.
Place devant le seuil interdit au remord,
L'Archange dont le glaive est la sainte défense.

Puis de la maison douce où tout ton passé dort,
T'en allant vers la vie, enchanté d'espérance,
De peur de réveiller l'écho d'une souffrance,
Le cœur battant, sans bruit, ferme la porte d'or.

Et que souvent, plus tard, ta jeunesse contemple
Sur toi-même inclinée et pensive, le temple
Où sont tes souvenirs en châsses de cristal.

Et pour garder entier ton autrefois unique
Mets au fond de ton cœur, ainsi qu'une relique
La maison du passé dans le jardin natal.

[bre
O Seigneur ! sauvez-moi d'aujourd'hui, d'hier som-
Et donnez-moi demain ! j'entends hurler dans l'ombre
La meute des remords dont je suis assailli !
Car j'ai péché, Seigneur, et mon cœur a failli,
Et ma chair a failli ! je ne sais, et peut-être
Mon âme encor ! Et rien ne pourra plus naître
De ce qui fut avant et de ce que j'aimais . . .

O mes fautes que rien n'effacera jamais !

Garde ton cœur encor
Trop tôt il partira !
Sois un enfant ! Mets ta joue fraîche sur ton bras
Et dors !
Dors :
Qu'un rêve d'or,
Qu'un rêve vierge,
Te berce
Longtemps !
Ne rêve pas d'amour !
Aie sans cesse, aie toujours
Ton printemps !

POSTULATIONS

Mon esprit va, mon esprit erre,
Et dans sa course solitaire
A peine frappe-t-il la terre
En sa chevauchée insensée.
Je le sens, aux souffles du Rêve,
Quitter le sable de la grève,
Et l'illusion le soulève,
Sur les ailes de la pensée.

Mais ma chair crie et ma chair pleure.
Je vais ! L'heure sonne après l'heure...
Oh ! pouvoir, acceptant le leurre
Et le frisson de telles fièvres,
Dans un baiser qui tout remplace,
Vivre le rêve qui m'enlace,
Et rafraîchir mon âme lasse
A tout le printemps de Ses lèvres !

LE ROMAN DE LA ROSE

I

On m'a dit : « Vers l'aube du jour
Va cueillir pour guérir ta peine,
Sous les épines de la haine
La rose rouge de l'amour ».

Et tandis que riait l'aurore
Je suis parti, chantant l'espoir,
Et sans faillir, j'ai, jusqu'au soir
Cherchant toujours, cherchant encore,

Bien longtemps, chercheur assidu,
Laisant l'heure fuir après l'heure,
Dans le fou rêve qui me leurre,
Cherché mon paradis perdu :

Le lointain jardin des merveilles,
Là-bas, aux pays fabuleux,
Où dans le fond des vallons bleus
Fleurissent les roses vermeilles !

Mais pour m'indiquer mon chemin
Dans la forêt d'horreur et d'ombre,
Du matin clair jusqu'au soir sombre,
Personne ne m'a pris la main.

II

C'est ainsi, qu'au destin des choses,
Ayant longtemps, longtemps erré,
Un soir, enfin, je suis entré
Par hasard au jardin des roses.

Afin que vers l'aube du jour
Je cueille, pour guérir ma peine,
Sous les épines de la haine
La rose rouge de l'amour,

Je suivis aux détours des routes
Les sentiers fleuris, pour y voir
Se balancer au vent du soir
De près toutes les roses, toutes...

Toutes : la rose noire en deuil,
La rose verte d'espérance,
La blanche rose d'innocence,
La rose jaune de l'orgueil.

J'ai vu fleurir la rose blonde,
La rose étrange sans couleurs,
J'ai vu la rose des douleurs,
La rose pâle au bord de l'onde.

Et sur des rives de cristal
J'ai vu fleurir, fleurs solitaires,
La rose d'argent des mystères,
La rose d'or de l'idéal !

J'ai vu briller l'une après l'une
Dans le florilège vermeil
La rose, rayon-de-soleil,
Et puis la rose clair-de-lune.

Mais en vain jusqu'au point du jour
J'ai cherché dans la plaine enclose,
Je n'ai point découvert la rose,
La rose rouge de l'amour.

III

Pourtant l'espoir !... Et quand l'aurore
Ensanglanta le ciel, soudain
Au fond du merveilleux jardin
Je vis la rose, près d'éclore.

Et vers elle, dans un frisson
De désir, j'ai couru. La route
Dressait les noirs créneaux du doute
Sur les murailles du soupçon.

Et les épines de la haine
Menaçantes, tendaient leurs dards.
Mais qu'importaient ces vains remparts ?
J'allais, j'allais guérir ma peine !

Par d'inextricables chemins,
Dans l'horreur où le pied s'enfonce,
Arrachant et tordant la ronce,
Fouillant l'ortie à pleines mains,

Loin, bien loin des floraisons blanches,
Sous le vol lourd des noirs corbeaux,
Laissant de ma chair en lambeaux
Aux buissons qui dardaient leurs branches,

J'ai marché, ne faiblissant pas.
J'ai marché travailleur superbe,
De mon sang qui coulait dans l'herbe
Marquant la trace de mes pas.

Au bout de ma tâche acharnée,
J'ai tendu la main du désir...
Mais quand j'ai voulu la saisir
La rose rouge était fanée !

Je sais des amours lourds de tout le poids des mondes,
Rois tragiques, terrés en un palais d'orgueil,
Les désirs monstrueux et beaux, dansent au seuil,
L'Impossible, le doigt levé, mène leurs rondes.

Je sais des départs durs ainsi que des désastres.
Le cœur, muet d'horreur, cherche en vain des sanglots,
Une houle sans nom roule une mer sans flots
Sous l'infini néant d'une voûte sans astres.

Je sais des souvenirs brûlants comme des flammes,
Flammes d'éternité qui ne s'éteindront pas,
Témoins ensanglantés d'incroyables combats
Dont jamais rien, jamais, ne guérira nos âmes.

Amours, regrets, départs, ô cercle des tortures
Qui traînent au cercueil l'homme pris au berceau,
Vous resserrez en vain les boucles du cerceau,
Nous ne tenterons plus les vieilles aventures.

Nous ne passerons point la ligne redoutable
Dont vous circonscrivez nos pas de toutes parts.
O cercle de torture ! Amours, regrets, départs,
Triomphez par delà la mort inéluctable !

LE SCEAU DE L'ÉNIGME

Puisque tous les espoirs sont vains, et qu'accroupie
La douleur grince au seuil des trop proches demains,
Puisque tout mon passé s'en va, tordant les mains,
Et gémit un blasphème atrocement impie.

Qu'aux blessures du cœur arrachant les charpies,
Mes regrets sont assis aux bornes des chemins,
Que cinglent tristement aux horizons humains
Mes souvenirs mauvais comme un vol de harpies.

Je veux, sous l'ironie éternelle des morts,
Cousu dans le linceul sanglant de mes remords,
Enfouir le secret que ma douleur ne livre.

Vers l'orgueilleux mépris j'irai calme et hautain.
Et du voile d'oubli recouvrant le destin,
Je scellerai du sceau de l'énigme mon livre!

SONNETS HAUTAINS

PROLOGUE

Ton effort fut stérile et ta tâche insensée !
Accepte sans murmure et sans reproches vains,
La part d'iniquité vers laquelle tu vins.
Garde calme ton cœur et haute ta pensée.

Pourquoi te penches-tu vers la chose passée ?
Le temps abolit tout ! L'ivraie et le bon grain
Ensemble pourriront ! C'est l'éternel refrain !
Mais ta douleur encor crie et pleure, inlassée !

Bâillonne-la ! Rejette un rêve qui fut beau . . .
. . . . J'ai vu des rois en deuil prier sur un tombeau . . .
Vois-tu, mon pauvre enfant, ta chimère est bien morte.

Laisse tes pleurs ! Clos ton passé ! Ferme ta porte !
Abdique ta douleur mesquine et ton effroi,
Car tu n'as rien perdu puisqu'il te reste toi !

LA MER

1897

LES VOIX DU LARGE

Les vagues s'écroutaient aux rochers de la grève
Que blanchissait l'écume à la crête des flots,
Et de l'abîme glauque où criaient des sanglots,
Une plainte montait, infinie et sans trêve.

Et les vents gémissaient comme un titan qui rêve,
Et, fous, ils s'élançaient en insensés assauts,
Hurlaient en se roulant au sillage des eaux,
Puis, brusquement mouraient en une plainte brève.

Mais dominant le râle énorme et solennel,
La voix de l'Océan et le bruit éternel,
Et les vents haletants et la trombe qui passe,

A l'horizon brumeux sous un ciel de pâleur,
J'entendais s'élever et monter dans l'espace,
O sombre humanité ! le cri de ta douleur.

AU GRAND BÉ

Tel le passant obscur écrivant sur la plinthe
D'un marbre merveilleux un nom qu'il trace en vain,
Je veux graver des vers au piédestal divin [plainte.
D'un tombeau que les flots battent, chantant leur

Au poète amoureux de la nature sainte,
Et qu'en naissant la Muse avait pris par la main,
Il fallut, pour dormir, bien loin du grand chemin
D'un rocher défendu par une double enceinte.

Et c'est là qu'à l'abri du bruit vain des cités
Il repose devant les deux immensités,
Dont les voix ont bercé René dans sa jeunesse,

La mer échevelée et les cieus rembrunis,
Voulant ainsi placer entre deux infinis,
Chantre du cœur humain, l'éternelle tristesse.

KERGUELVAN

Vers la plage plaintive où pleurent les galets
Que le flot entrechoque, assaille, heurte et roule,
Nous voici descendus dans la nuit et la houle,
Sous l'assaut des vents fous et des embruns salés.

Nous sommes seuls, nous deux, et songeurs, en allés
Loin du port, où sévit la clameur de la foule,
Et la grève pierreuse et rude, où nos pieds foulent
S'émeut de la chanson obscure des galets.

Martyrs que la mer heurte et que le flot repousse,
Sous eux le sable faux se dérobe et la mousse
Marine les lépra de mucus et de fard.

Crois-tu qu'aux rocs de haine et qu'aux sables d'envie
Nos cœurs, cailloux roulés par les flots du hasard,
Soient les galets fardés des plages de la vie ?

Parfois aux déclins nostalgiques
Des juillets rouges et fervents,
Les nuages, géants tragiques,
Se tordent dans les airs mouvants.

Rois fabuleux ! Princes mythiques !
Voyez aux horizons tremblants,
A l'ombre calme des portiques,
Leurs combats pourpres et sanglants !

Le ciel s'émeut de cette houle
Et dans l'Infini lance et roule
Les Titans cabrés sur son seuil.

Telle, au geste de la Chimère,
Contre le désir éphémère
La lutte épique de l'Orgueil !

LA MONTAGNE

1899

—
AU MONT-BLANC
—

Levé sur l'horizon que ta splendeur éclaire,
Ainsi fêter sans cesse un triomphe immortel,
Et dans l'apothéose ocre des couchants, tel
Ton orgueil, ô Mont-Blanc, dresser sa cime claire !

Ou voiler dans la nuit et la brume des airs
L'inaccessible cime éternellement belle !
Ou, sommet orgueilleux hautainement rebelle,
Fulgurer comme un phare au milieu des éclairs !

Et là, sous le regard immuable des astres,
Et dans sa fierté toute, insultant aux désastres,
Être l'Isolement, être Seul, être Soi !

Abdiquer à jamais tout son être servile ! . . .
O mon rêve insensé, de pouvoir comme toi
M'évader triomphant de l'ambiance vile.

DEUX CIMES

Deux cimes resteront, implacablement hautes :
Sommet sombre des nuits, sommet ardent des jours,
Qui dressent leur fierté sur les horizons sourds,
Si haut, que l'esprit seul peut en gravir les côtes.

Si haut, qu'on n'y voit point tourner vos vols
Essaim de mes désirs et brume de mes fautes ! [lourds,
Si loin, que pour atteindre, Argo des Argonautes,
L'assise de leurs rocs, tu voguerais toujours !

Les deux cimes, parfois, se parlent et se penchent...
Vous êtes, mon orgueil, la vierge cime blanche,
Vous êtes, ô ma haine, au noir sommet de deuil.

Qu'importe qu'alentour tout croule et tout s'effondre.
Le Mal ne vaincra point, tant que pourra répondre
La clameur de ma haine au cri de mon orgueil.

RESURGET

J'irai vers les pays désolés du Silence
Attacher à la croix mon enfantin espoir,
Et, l'ayant torturé du matin, vers le soir
Percer son flanc sacré du dernier coup de lance.

J'irai, pendant la nuit de brume et de brouillard,
Dans l'ombre enlinceuler mon rêve de mensonge,
Ensevelir au fond du tombeau tout le songe
D'où la vie, en pleurant, m'a réveillé trop tard.

Et Christ de mes péchés, et martyr de mes fautes,
Eperdus, le verront monter aux cimes hautes
Les pèlerins d'amour vers sa tombe venus ;

Et puis ils baiseront les marches du Calvaire,
Et de leurs cœurs ardents des hymnes de mystère,
Vers lui s'élèveront aux temples inconnus.

PRINCE D'ORGUEIL ET DE RÊVE

O mon prince d'Orgueil ! A l'horizon du doute
Ne suspends point tes pas vers les plus purs sommets.
Dresse l'arc triomphal sur ton passage, et mets
Des milliaires d'or sur le bord de ta route.

O mon prince de Rêve ! aux réels combats, mais
Loin des jeux puérils de tournois et de joute,
Va ! Garde impérieux ton illusion toute,
Raidis-toi, souffre, meurs, mais n'abdique jamais.

O Prince chevauchant vers les apothéoses,
Crois au leurre éternel d'autres métamorphoses,
Change l'âpre désert en lumineux Eden,

Frappe la foule vile au cœur de ton empreinte.
Et s'il en est, hurlant leur colère et leur crainte,
Jette à ceux-là, comme une aumône, ton dédain !

LA VILLE

1896-1899-1900

LA CHEVAUCHÉE DE DON JUAN

Chevauchant follement une folle espérance,
Fantastique écuyer toujours inassouvi,
Tu tentes l'irréel longuement poursuivi,
Et cherches le bonheur au sein de la souffrance.

Te ruant à l'assaut d'une vaine apparence,
— Nul ne sait à quel vœu par toi-même asservi, —
Contempteur des plaisirs qui s'offrent à l'envi,
En quel espoir mets-tu l'intime préférence ?

O don Juan ! Cravachant ton douloureux désir
Affolé, tu poursuis sans pouvoir les saisir
Les fugitifs contours de ta chimère étrange !

Gardes-en le mystère en ton cœur enfoncé,
Sans nom, ne voulant point que ton rêve insensé,
Ton grand rêve inconnu, soit traîné dans la fange.

LUCIFER

Je porte en moi le rêve impur et réprouvé,
L'insipétable vœu fait de gloire et de fange.
Vers le trésor unique et sacré, que l'archange
D'éternité, défend de son glaive levé.

Révolte du démon ! Chute du mauvais ange !
Vers le ciel hurle encor la clameur du Damné !
Satan, Divinité du désir condamné,
Dieu de l'inexprimable et prince de l'étrange,

Ouvre à l'inassouvi les portes de l'Enfer !
Dans le néant muet qu'étoile Lucifer
Et d'où ton bras puissant encercle les deux pôles,

Je veux aller chercher par les pleurs et le sang
Mon orgueil, car ainsi que des ailes, je sens
Le soufre pâle et bleu brûler sur mes épaules.

RIDENDO

Prends le masque du rire au carnaval des haines,
Sous le treillis écoute avec dédain les cris
De carnage et de mort et les clameurs lointaines !
De ceux-là qui sont vils et bas et lâches, ris !

Ris de leur fureur folle et de leurs rages vaines ;
Rends-leur haine pour haine et mépris pour mépris,
Garde à d'autres objets le sang pur de tes veines !
Cela vient de trop bas pour y mettre du prix !

Fais du rire un panache ondoyant et fantasque !
Sous l'odieux et doux ricanement du masque,
Aie à toi seul ton cœur et défends-en le seuil.

Puis va, calme et hautain, portant comme un em-
Ton rire sur ta lèvre et conserve en toi-même [blème
Sous ton dédain moqueur, ton implacable orgueil.

NOTRE-DAME DE MILO

Le sculpteur merveilleux qui tailla dans la pierre,
Déesse, tes contours de blanche nudité,
Conservait-il encor au fond de sa paupière
L'ardente vision de la Divinité?

Ou, voulant défier notre humaine matière,
A-t-il pris ton image à la réalité,
Éternisant deux fois en ta pudeur altière,
L'immortelle splendeur de la virginité?

Tu sembles à la fois la déesse et la reine,
La divine beauté dans la jeunesse humaine,
Et l'Ève triomphante en la pose des Dieux !

O vierge de Milo ! Haute et pure en ta grâce,
Tu regardes sans voir sur la foule qui passe,
Sans haine de la terre et sans regret des cieus !

LA TOUR D'IVOIRE

Si lassé d'espérer d'impossibles miracles,
Tu sus abdiquer tout cela qui te fut cher,
Si tu sus écouter, sans que tremblât ta chair,
Ton trop certain destin des bouches des oracles.

Si dans la fauve nuit de mort et de massacre,
Tu sus cercler ton cœur vaincu du triple fer,
Si tu sus dédaigner tout ce qu'il a souffert,
Va, monarque futur, vers la gloire du sacre.

Entre ! Voici l'asile où ne t'atteindront plus
La haine des maudits, ni l'amour des élus :
La tour d'ivoire et d'or sur la honte des foules.

Règne, roi consacré de par ta volonté,
Sans écouter gémir, sous ton geste dompté,
Le globe inconscient que de tes pieds tu foules.

LES ERRANTS

Dès l'aurore ils ont ceint leurs farouches épées,
Puis ils s'en sont allés vers les pays lointains,
Pour trouver, au hasard des chemins incertains,
A vivre, errants héros, de neuves épopées.

Porteurs du morne deuil de leurs rêves éteints,
Combien sont revenus aux soirs des équipées ?
Combien rouges du sang des blessures frappées
Sont rentrés dans la nuit, défaillants mais hautains.

Combien ont dans leur chair anxieuse et meurtrie
Les stigmates sanglants de la grande tuerie ?
Mais dans leur âme haute où l'orgueil règne encore,

Tous, ils ont su garder au cours de leurs errances,
L'indomptable fierté des vieilles espérances :
Leur cri de vivre vibre ainsi qu'éclate un cor.

PRIER, PLEURER

Si je pouvais encor prier, lasse et craintive,
Je courberais mon âme au pied de tes autels,
Je croirais aux espoirs, Seigneur, aux immortels
Espoirs d'autres demains chantant à l'autre rive !

Si je pouvais encor pleurer, j'irais vers celle
Qui jadis consolait son doux enfant plaintif.
Je te dirais mon mal, ô douce ! Ton pensif
Sourire éloignerait l'horreur qui me harcèle.

Prier ! pleurer ! jamais ! je ne veux, je ne puis !
J'ai dressé le bûcher ! Dans l'ombre de mes nuits,
Brûlez, lointain passé qu'a renié mon âme,

Puérils souvenirs, regrets vêtus du deuil
De l'enfance ! je veux, au milieu de la flamme,
Révolté, me draper de mépris et d'orgueil.

A ceux :

« Dont l'esprit, au fond, consiste à boire de la bière
P. VERLAINE, *Amour*.

SPERNERE SPERNI

Vous qui haussez l'épaule et secouez la tête,
Qui baissez le regard et branlez du menton,
Êtres vils, anxieux arbitres du « bon ton »,
Esclaves en troupeau, tourbe abrutie et bête !

Chaises de cabaret ou ronds-de-cuir ! Moutons
De Panurge, engraisés de sottise, et qu'hébète
Qui n'est pas comme vous, ô dindons, dont la crête
A peine rougirait sous des coups de bâtons !

Crie et clame au scandale, ô peuple doux et juste
Étends-moi, pantelant, sur le lit de Procuste,
Attache mon nom pur au haut des piloris.

Mais garde pour les tiens ton dédain, ta louange,
Ta haine ! Je ne veux te donner en échange
Que mon mépris ! Tout mon mépris ! Mon cher mépris

LES LUTTES VAINES

« Le vomissement impur de la Bêtise »

Stéphane MALLARMÉ.

Pourquoi tenter encor d'inutiles combats ?
Pourquoi vouloir lutter ? La haine, de sa serre
Nous meurtrit, la rancœur nous tord et nous enserre.
Nous sommes malgré nous mauvais et vils et bas !

Dans la tourbe du mal où trébuchent nos pas,
Et tandis que la peur hagarde nous lacère,
Aveugles, nous marchons, rongés par cet ulcère,
Vers un but incertain que nous n'atteindrons pas.

Et tous, nous nous courbons sous le faix de la honte,
La gangrène, partout nous terrasse et nous dompte
Et son virus nous livre aux affres du dégoût.

Les plus purs d'entre nous savent la lutte vaine :
Car le rire immortel de la bêtise humaine
Arrête leur essor et les jette à l'égout.

LA PLAINE

1900

PAR DELA LES VERBES ET LES NOMBRES

Le sceptre que ta main brandit ainsi qu'un glaive,
O fauve Orgueil, Roi fou des Morts et des Désastres !
A dit l'empire entier de l'espace et des astres
Et le culte de ceux que ton geste relève.

De ceux qui sont allés, vaguant, errant sans trêve,
Vers le pays fatal des étranges audaces,
De ceux qui sont tombés et dont suivent les traces
Les réprouvés d'amour, les exilés du rêve.

Assez ne sont venus au terme de la route.
Le soir vient. L'ombre croît et s'allonge. Le doute
Fait plus noire la nuit et plus sombres les ombres.

Qu'importe ! Le combat est vainqueur à qui l'ose :
Il s'auréolera dans une apothéose,
Merveilleux, par delà les Verbes et les Nombres.

LE CHEMIN DES CROISADES NOUVELLES

Au pèlerin lassé du rêve et du silence,
La voix a dit : Agis dans l'œuvre du destin,
Et pour dorer le ciel d'un rayonnant matin,
Va rougir dans le sang le fer pur de ta lance.

La guerre sera longue et longue ta souffrance !
Ensanglanté, gisant au fond noir d'un ravin,
Et dans la nuit ayant crié longtemps en vain,
Tu mourras le blasphème aux dents, sans espérance.

Puis pourrira ta chair et tes os blanchiront...
Pourtant viendra le jour auréoler ton front
Où l'aube surgira qu'en mourant tu révèles.

Et les ans exhument ta mémoire, ô martyr,
Proclameront ton nom, d'avoir à l'avenir
Préparé le chemin des croisades nouvelles.

L'AURORE PROCHAINE

Aux seuils irrévélés des neuves anarchies,
Vous avez arrêté, tremblant, vos vils troupeaux.
La terreur sourd en vous des rougeoyants drapeaux
Qu'agitent aux remparts nos âmes affranchies.

Vous qu'angoisse l'erreur infâme de la vie,
Je vous hais ! La mort seule est belle ! Les tombeaux
Demain recouvriront la plaine, et des flambeaux
De gloire détruiront la bassesse et l'envie.

O luttés à venir, puissiez-vous nous voir forts !
Nous mettrons au creuset notre âme et notre corps,
Notre amour immortel, notre immortelle haine.

Sur les chemins jonchés de vierges floraisons,
Nous irons, contempteurs des anciennes raisons,
Vers l'éblouissement de l'aurore prochaine !

LE JOUR DE LA COLÈRE DE DIEU

Aux flamboyants rayons des aubes fulgurantes
Dont s'illumineront demain les cieus pâlis,
Nous verrons s'enflammer les vieux temps abolis
Et nous serons pareils à des torches errantes.

Et planant par delà les jours ensevelis,
Au crépuscule mort des glauques épouvantes,
Nous viendrons apporter les lumières vivantes,
Les paroles de paix, les éternels oublis !

[Vierges,
Car nous sommes, Seigneur, les Puissants et les
Nous allons, allumant aux flammes de tes cierges
Les flambeaux de ta gloire et de ta vérité.

Impassibles alors au jour de ta colère,
Nous pourrons contempler, dédaigneux du salaire,
L'immense embrasement d'un monde déserté...

ET NUNC ET SEMPER

O roi déchu, fuyant dans le soir des déroutes
Au galop frémissant de ton blanc palefroi,
Du sang pur qui rougit les ajoncs d'or, ô Roi,
Entends monter vers toi les sourdes clameurs toutes !

O Roi trahi, que prend à la gorge l'effroi,
Du haut du noir donjon penche-toi sur la route,
Vois s'approcher furtif le bourreau. Puis écoute
L'heure de trahison qui sonne du beffroi.

Cœur déchu ! cœur trahi ! Tu restes roi ! Qu'importent
La défaite en la plaine et le meurtre à ta porte,
Et les cris de ceux-là qui moururent pour toi.

Qu'importe ! Car l'orgueil d'avoir régné te reste,
Et tu te survivras dans la gloire du geste :
Rien ne t'enlèvera la fierté d'être roi !

L'ABRI D'ORGUEIL

Jusqu'à l'aube farouche et douce, qu'ont promise
A ton effroi passé les secrets des devins,
Je veux, t'ayant gardée, ivre et folle des vins
De l'intangible orgueil, ô mon âme insoumise,

Qu'insultant au mépris par lequel tu le vaincs,
Et s'affolant du deuil de ne t'avoir reprise
Au tombeau de granit où je te mis, se brise
L'âpre et lâche désir de mes scrupules vains.

Dors, éternellement et superbement fière,
Dehors s'appesantit le soir : nulle lumière, [meil,
Nul mot, nul bruit ! En vain, pour troubler ton som-

D'indécis souvenirs parfois errent dans l'ombre.
Dors en l'abri d'orgueil ! La nuit est lourde et sombre.
Demain rayonnera pour fêter ton réveil.

ÉPILOGUE

Meurtri d'avoir donné tous mes rêves pour cible,
D'avoir en vain souffert et demandé pardon,
J'allais, insoucieux de l'entier abandon,
Vers les hautains sommets de l'orgueil insensible ;

Et comme j'arrivais au pic inaccessible,
Au séjour des fiertés impénétrables, dont
Je vis, dur pèlerin en bure et sans bourdon,
La nuit plus noire encore, le ciel plus impassible.

De m'y sentir la cime ultime du dédain,
J'allais crier l'orgueil, quand à mes pieds soudain
Je crus voir frissonner une aurore nouvelle,

Et courbé vers le gouffre où luit le rayon fou,
Je sens glisser mon cœur anxieusement, où
Le vertige d'aimer et d'être aimé m'appelle.

AUBE

Pour l'aimée qui ne fut pas.

Chantant tout bas sa chanson lente,
Si bas qu'il meurt,
O mon amour, c'est tout mon cœur
Qui pour toi chante.

Et s'il se tait en son émoi,
Parfois... écoute,
Car c'est alors mon âme toute
Chantant pour toi.

PUÉRILEMENT

OFFRANDE

Que ton cœur laisse d'un cœur lourd
A tes pieds déposer l'offrande :
Ainsi qu'une blanche guirlande
L'ornent les fleurs de mon amour.

Que ton âme d'une âme lasse
Accepte le don puéril ;
Vois, c'est novembre avec avril,
La veille au lendemain s'enlace.

Que ton orgueil, d'un orgueil mort
Ne dédaigne le sacrifice !
Prends mon orgueil pour que je puisse
Vivre avec toi mon rêve d'or.

Prends mon désir doux qui frissonne,
Prends mes espoirs et prends mes vœux,
Prends la chanson de mes aveux,
Prends mon amour, je te le donne !

ÉMOIS

Parle-moi ! Que ta voix
Me rassure, car, tu vois
Parfois
Mon esprit erre.
J'ai peur !... oh ! parle-moi !
J'ai peur et ne sais de quoi.
Pourquoi
Cette misère ?

Mets ta main sur mon front,
Sous sa douceur s'en iront,
Fuiront
Soucis et peines,
L'horreur du noir soupçon,
Les angoisses sans raison,
Le son
Des plaintes vaines.

Pour montrer mon chemin,
Sur mes lèvres mets ta main....
Demain
Viendra l'aurore,
Sous ce baiser divin,
En moi le mauvais levain
En vain
Fermente encore....

ILLUSIONS

Un pas léger chantait au sable de l'allée :
Dans l'attente j'ouvris la porte de mon cœur ;
Mais la frêle chanson soudain s'en est allée.....

Et je n'entends plus rien qu'un silence moqueur !

Un rire éblouissant sonnait sous ma fenêtre :
Je penchai, frissonnant, mon âme vers le bruit,
Pour voir dans le soir morne un spectre disparaître.

Et je ne vois plus rien que l'ombre et que la nuit !

Une main effleura mon front lourd de sa peine.
Vers elle je portai ma lèvre et mon désir.
Mais mon geste fut vain, mon espérance vaine.....

Et mes bras étendus ne peuvent rien saisir !

NOCTURNE

Ecoutez la chanson bien douce
P. VERLAINE : *Sagesse.*

Le soir silencieux s'endort,
Tout sombre en la nuit solitaire :
Voici : c'est l'heure du mystère,
Au ciel brille l'étoile d'or.

Écoute en la campagne grise
Onduler au vierge lointain
Un soupir qui pleure et s'éteint,
Un sanglot qui meurt dans la brise.

Écoute aux ramures du bois
Les feuilles se taire une-à-une,
Et, lentement, à la nuit brune,
Lentement s'apaiser les voix.

Écoute ! c'est la chanson douce
Qui s'évanouit par degrés,
Plaintes vagues, discrets regrets,
Fuite de pas sur de la mousse !

Tout se tait ! Tout s'éteint : Le jour
S'assombrit et meurt. L'heure est brève !
Avant que t'endorme ton rêve,
Un peu pense à moi, mon amour !

Un peu ! Que ta lèvre dans l'ombre
En un soupir dise : Demain !
Que ton cœur batte et que ta main
Jette un baiser dans la nuit sombre !

Repose bien, mon doux trésor !
Tout dort en la nuit solitaire.
Voici : c'est l'heure du mystère...
Le sommeil a clos tes yeux d'or.

J'ai résigné mon âme entre tes mains frêles,
Mon âme si dolente et mon cœur dolent,
Mon âme qui tant t'aime et mon cœur qui t'aime.
Tes mains frêles sont si douces à mon front.

Tes mains frêles sont douces telles des ailes,
— Berce ma détresse, berce-la longtemps. —
Telles de blanches ailes de tourterelles.
Tes mains frêles sont douces infiniment.

Tes mains frêles sont si douces à mes lèvres,
O mes baisers fous, tous mes baisers fervents,
Tous mes baisers fervents palpitant de fièvre !
Tes mains frêles sont douces au front brûlant.

J'aime tes mains frêles, mieux ta lèvre fraîche.
Mieux ta lèvre fraîche que tes doigts si blancs,
Mieux la pourpre rouge que la blanche neige,
Vers ta lèvre fraîche va mon cœur dolent.

Ainsi qu'au gave qui s'éroule
De roche en roche, parfois roule
Dans l'impur limon un peu d'or,

Malgré les vieilles aventures
Mauvaises, tant de choses pures
Dans mon cœur sommeillent encor.

Elles ont passé par la flamme :
Les veux-tu ? Prends-les ! Pour ton âme
J'ai gardé le fauve trésor !

HARMONIE

Nous dirons l'amour des plus humbles choses,
De la goutte d'eau, des roseaux tremblants,
L'énamouré vol des papillons blancs
Qui boivent l'ivresse aux roses écloses.

Nous dirons tout bas les métamorphoses
Des insectes d'or, en des rythmes lents,
Et nous chanterons les parfums dolents,
L'encens pur qui monte aux horizons roses.

Et puis nous irons la main dans la main,
Quand viendra le soir, le long du chemin
Vers le ruisseau fou courant dans la mousse.

Le ciel sera bleu, l'étoile d'or fin...
Lors à notre cœur, pour qu'il dorme enfin,
Nous murmurerons la berceuse douce.

VERS TOI

LES SEMAILLES MAUVAISES

Elles ont distillé leur poison dans mes veines,
Planté l'arbre du vice au bord de mes chemins,
Et semeuses du mal, répandu de leurs mains
Dans mes vierges sillons des semences malsaines.

Mais le grain a germé dans la splendeur du bien.
Des fruits d'or mûriront aux automnes prochaines !
Ton seul regard bannit le mal, rompit mes chaînes,
Et, guéri, j'ai posé mon cœur auprès du tien.

Et nos vœux s'en iront en ascensions blanches
Vers les cieux azurés des éternels dimanches.
Des cloches sonneront, dans des temples, pour nous.

Et consacrant l'oubli du mensonge et des leurres,
Du mal que l'on m'a fait aux angoissantes heures
Je te demanderai pardon à deux genoux.

BASIA MILLE, DEINDE....

Oh, l'horreur des baisers anciens trop tôt reçus,
Trop tôt donnés ! L'intense horreur de leurs brûlures
Qui dessèchent les cœurs et mettent leurs morsures
Aux lèvres ! Oh, l'horreur des baisers trop tôt sus !

Oh, dégoût de l'être einte avant l'heure qui tue
En l'enfant les désirs et les espoirs futurs,
Et qui, cernant de deuil les regards les plus purs,
Met son virus malsain dans l'enfance ingénue.

Trop précoces baisers, j'ai su votre rancœur !
Vous avez torturé mon corps, meurtri mon cœur,
Et je me suis enfui comme un enfant farouche.

Et j'ai longtemps erré, sans repos, jusqu'au jour
Où saintement tu m'as, mon rayonnant amour,
Offert, pour m'y guérir, le coin frais de ta bouche.

INTROÏBO

J'irai vers le parvis du temple qui s'élève
Invraisemblable et haut dessus ses piliers clairs.
Un matin de printemps chantera dans les airs,
Un bonheur inouï planera comme un rêve !

J'entrerai sous les arcs illuminés et vierges,
Qui montent ainsi qu'une oraison vers le ciel.
Un cantique dira le vieux chant éternel,
A l'autel brûleront, calmes et blancs, les cierges.

Lors, je m'approcherai tremblant de l'arche sainte
Et vibrant et fervent, en ma jeunesse ceinte
De l'aube puérile idoine au temps futur,

Tendu vers le calice auquel je pourrai boire
Désormais, à genoux devant le Saint-Ciboire
Je t'offrirai mon âme en holocauste pur.

EX-VOTO

Je sais, en tous pays, de hautes cathédrales
Dont rutilent les chœurs de gemmes et d'ors vierges,
Et l'encens, aux lueurs glorieuses des cierges,
Dans la pourpre et l'argent déroule ses spirales.

Et signes d'espérance ou preuves d'allégresses,
Siècles de foi passés qui crûtes aux miracles,
Vous avez déposé devant les tabernacles,
Les pieux ex-voto des humaines détresses !

Au temple de ton âme il est un sanctuaire !
Pour son amour déjà dans les plis du suaire,
J'en sais un qui pria, le voulant immortel,

Et qui pria longtemps, s'inclinant au portique !
Puis un jour, frissonnant, en la crypte mystique,
Il suspendit son cœur aux parois de l'autel.

Oublions quelle fut la cruelle méprise
Qui blessa mon orgueil mauvais et ta fierté,
Par quel grand coup de vent notre bonheur heurté
A vu ses ailes d'or que meurtrissait la brise.

Viens, que mon rêve doux soit vrai ! Que l'oubli dise
La chanson du pardon sur les bords du Léthé.
Viens ! L'automne a les jours lumineux de l'été,
C'est l'autrefois doré dont le couchant s'irise.

O mon amour ! Ces soirs que je rêvais si beaux,
Verront-ils sous nos pas se creuser des tombeaux ?
Perdons le souvenir de la chose abhorrée.

Car je sais nos désirs les mêmes, et nos vœux
Viens ! Penché vers ta lèvre où tremblent tes aveux,
Je mettrai mon pardon à ta bouche adorée !

Le passé vit encor ! Vois, l'ombre des hivers
A déçu ! Tout depuis n'a pas été ! La vie
S'arrêta ce jour-là sur la pente suivie.
Le poème d'amour a chanté dans mes vers.

Tu ne m'as point quitté ! Les heures tant amères
De l'exil n'étaient pas ! Au temps inassouvi,
Nous avons opposé le rêve poursuivi,
Notre amour éternel aux choses éphémères.

Tous deux, nous renaîtrons aux songes de jadis.
Dans la molle splendeur des anciens paradis
Nous irons, revivant les amoureuses fièvres.

Et du doigt retournant dans le livre du sort
La page d'autrefois, nous donnerons l'essor
Aux baisers assoupi qui dorment sur nos lèvres.

STANCES

Puisque nous nous aimons, puisque nos deux désirs
Sont pareils, sont les mêmes,
Puisque, oublieux des vains et faciles plaisirs,
Je t'aime et que tu m'aimes ;

Puisque nous avons soif l'un de l'autre, tous deux
Brûlant des mêmes fièvres,
Puisque, las de désir, mes yeux cherchent tes yeux
Et tes lèvres mes lèvres ;

Puisque dans nos deux cœurs s'unit le même espoir,
S'unit le même songe,
Que des rêves pareils nous endorment le soir
En le même mensonge,

Et puisque ce mensonge est si troublant, si doux,
Que tant d'amour flambloie
Dans nos yeux, dans nos corps, dans nos âmes, que
En frissonnons de joie. | nous

Aimons-nous ! Oublions qu'on ne doit, ni ne peut
S'aimer et se le dire ;
Qu'importe, disons-le ! C'est ton cœur qui le veut,
Mon cœur qui le désire.

Aimons-nous ! Oublions nos larmes et nos pleurs !
Aimons-nous ! Vidons toute
La coupe des plaisirs ! Cueillons toutes les fleurs
Sur le bord de la route !

Mettons tous nos efforts, nos ardeurs, nos amours,
Toute notre tendresse,
A nous aimer encor, à nous aimer toujours,
A nous aimer sans cesse !

TON CŒUR

Ton cœur est un blanc cygne aux ailes repliées !
Oh ! laisse-le voguer au lac pur de tes rêves,
Le blanc cygne adoré qui loin des âpres grèves,
A reporté mon âme aux rives oubliées !

Ton cœur est une coupe en vierge or ciselée,
Chef-d'œuvre merveilleux du grand art des orfèvres !
Oh ! laisse-moi vers elle encor tendre mes lèvres,
Y boire l'espoir jeune et la foi rappelée !

Car ton cœur seul, vois-tu, mon amour, c'est ma vie,
Et c'est tout mon bonheur et toute mon envie,
Tout mon désir et tous mes vœux et tout mon bien.

Et je voudrais, je veux, et souvent j'en frissonne,
Pour que, hormis à moi, tu ne sois à personne,
Pouvoir mettre ton cœur tout entier dans le mien.

TES YEUX

Laisse nager le ciel entier
dans tes yeux sombres.

Paul FORT : *Ballades Françaises.*

Donne-moi tes yeux noirs où de l'or pur s'enflamme,
Comme un ciel scintillant en une nuit d'été,
Comme un ciel scintillant en un lac reflété.
Donne-moi tes yeux noirs pour y noyer mon âme !

Donne-moi tes yeux d'or que nulle nuit ne voile,
Tes yeux d'or lumineux sous tes cils abaissés,
Tels d'irréels bijoux sur du velours placés,
Donne-moi tes yeux d'or pour en faire une étoile.

[clairs,
Donne-moi, mon amour, tes yeux purs, tes yeux
Tes doux et vierges yeux d'enfant, tendres et chers,
Que j'y mette ma lèvre et sente qu'ils frissonnent.

Car vers leurs horizons où tant de rêve luit,
Mon cœur s'en est allé, tout frémissant !... Oh donne !
Le ciel tout entier nage en tes yeux aujourd'hui.

TES MAINS

O mains !

Vous ferez sur les fronts las où vous vous posez
Neiger le bon repos de vos fraîcheurs célestes.

H. DE RÉGNIER : *Épisodes.*

[presse
Vois, je souffre et j'ai mal ! Que tes mains que je
Sur ma lèvre, en pleurant, aient le geste berceur,
Car je sais tout leur calme et toute leur douceur !
Vois, je souffre et j'ai mal ! Donne-moi leur caresse !

Tes mains ! J'y voudrais mettre en étrange tendresse,
Des baisers infinis, ainsi que mes douleurs ;
Je voudrais les baguer de larmes et de pleurs ;
Comme un anneau glisser à tes doigts ma détresse !

Oh tes mains douces, tes mains calmantes, tes mains
Que j'aime ! Et leur caresse aux mornes lendemains,
Où mes espoirs mourants sonnent leur propre glas.

Qu'importe s'ils sont morts, si tout meurt. Il me reste
Mon cœur ! Je te le donne ! Oh prends-le. Fais le geste
De poser doucement tes mains sur mon front las.

TA VOIX

Ta voix, c'est l'harmonie éternelle des choses,
La blanche mélodie aux blancs matins d'avril,
Le doux vagissement d'un rêve puéril,
Le rire d'Elfes blonds dans l'âme des fleurs closes.

Ta voix, c'est le chant pur des chœurs d'apothéoses,
L'air natal, endormeur du nostalgique exil,
Le murmure infini de la mer, le babil
D'une source argentine où se penchent des roses.

Souvent à l'heure triste où frissonne l'angoisse,
En mon âme malade et lourde que tout froisse,
J'entends au loin le chant mystérieux d'un chœur ;

Le son en est si doux, si divinement tendre,
Que sanglotant tout bas je pleure de l'entendre...
C'est l'écho de ta voix qui palpite en mon cœur !

III

AMOUR

1900

J'ai le cœur lourd ce soir de trop de souvenirs.
La morne solitude est trop dure à mon âme.
O mon amour ! J'entends sangloter mes désirs
Et t'appeler ! Tout mon passé s'émeut et clame
Dans la nuit qui descend ! Au rebord du chemin
Dont les arbres, là-bas, se penchent dans la brume,
Je suis assis, et j'ai la tête dans la main
Et je songe ! — Je songe à toi ! Mon rêve exhume
De la poussière où je croyais enseveli
Le vieux passé, ta chère image toujours même.
Je sens tes douces mains, là, sur mon front pâli,
Leur caresse infinie et si tendre que j'aime,
Et j'entends comme un chœur la chanson de ta voix
Murmurer lentement des paroles dans l'ombre
Ainsi qu'alors ! C'était hier, cela ! Mais vois,
Depuis j'ai tant erré vivant au pays sombre

De l'exil ! J'ai pensé que plus jamais, jamais
Nous ne pourrions mêler nos âmes confondues
Et que nos cœurs mourraient de s'être trop aimés.
Alors, dans le sentier des amours défendues
J'ai marché : j'ai cherché l'oubli pour me guérir,
L'oubli !... Mais repoussant la triste joie offerte,
J'ai pleuré dans la nuit, parfois, jusqu'à mourir...

Mais demain ! Oh ! demain ! De l'angoisse soufferte
Oublieux, revivant le rêve évanoui,
Nous partirons, ressuscitant les heures mortes,
Pour les pays bleus où l'amour s'épanouit ;
Le souvenir charmeur nous ouvrira les portes
Adamantines du bonheur ! Nous songerons
A ce que nous étions à cette heure incertaine
De la vie, et rêveurs, nous baisserons nos fronts
Et nous prierons tout bas vers l'enfance lointaine.
Puis je te tiendrai sur mon cœur ! Tu me diras
Que tu m'aimes et que tu te souviens encore
De l'autrefois ! Et tu seras entre mes bras
Comme un enfant ; je te dirai que je t'adore,
Nos yeux se mouilleront, mais nous n'en saurons rien,
Ma lèvre cherchera, lente, ta lèvre aimée,
Mon doux rêve, en chantant, s'en ira vers le tien,
Et tous deux monteront dans la nuit parfumée :

II

O paroles d'amour que l'on murmure au soir,
Immuable cantique,
Céleste mélodie, hymne saint de l'espoir,
Chœur au temple mystique !

Que de fois, aux jours lourds de désir et d'ardeur,
Chantant vos strophes folles,
Ai-je mêlé ma chair toute à votre splendeur,
O sublimes paroles !

Que de fois, en ces soirs où s'apeurait toujours
Et frissonnait mon âme,
Ai-je pleuré du mal de tes vaines amours,
Corps divin de la femme !

O paroles d'amour ! cœur inouï ! je veux
Chanter vos strophes pures,
Dire en chastes accents les infinis aveux.
Les vierges aventures !

O paroles d'amour qui chantez dans la nuit,
Tels les flots sur la grève,
Qui mourez lentement, là-bas, quand l'aube luit,
O paroles de rêve !

O paroles d'amour ! jusqu'au matin doré,
Comme un encens mystique,
Jetez vers les cieux purs l'éternel, l'adoré,
L'immuable cantique.

III

C'était à l'heure lente où chante au sein des eaux
Le long rythme berceur et doux des ondes pâles,
L'heure lente, où, collier de perles et d'opales
Ruisselle un clair de lune au fouillis des roseaux.

Tout bas l'on entendait chuchoter des fontaines ;
La forêt redisait sa nocturne chanson ;
Sur la plaine, parfois, passait comme un frisson,
L'indécise rumeur des cités incertaines.

Un impalpable vent, balbutiant dans l'air,
Ridait le déploiement immense des prairies ;
Des parfums s'élevaient aux campagnes fleuries
Et de vierges senteurs montaient vers le ciel clair.

C'était à l'heure lente où les âmes des choses
S'apaisent doucement, rêvant des rêves d'or ;
L'heure lente, équivoque et pudique, où s'endort
L'Esprit pur qui se berce aux calices des roses.

IV

Nous allions, enlacés, dans la langueur du soir,
Des hymnes inconnus s'élevaient dans notre âme :
Sous ce chant inouï, comme un épithalame,
Nos deux cœurs frissonnaient d'éblouissant espoir.

Nous allions, murmurant les choses éternelles.
Un indécis sanglot mourait dans notre voix,
Et tes deux mains étaient dans les miennes ! Parfois,
Une larme tombait, douce et sans bruit, sur elles.

Nous allions lentement dans le soir apaisé,
Sans le désir mauvais des délices absentes ;
Sainte virginité des lèvres frémissantes,
Notre amour tout entier vécut dans un baiser !

Nous allions, enlacés, loin de la chambre close,
Sous un ciel étoilé de rêves surhumains,
Et les vierges splendeurs d'incroyables demain
S'ouvraient devant nos yeux comme une apothéose.

V

Une brise d'extase agita nos cheveux
Comme une main d'amante ou bien de mère, douce,
La source du bonheur sanglotait sous la mousse,
Les ramures du bois frémissaient nos aveux.

Un infini soupir d'amour montait dans l'ombre,
Nous sentions à nos bras tremblants battre nos cœurs
Et nos yeux se voiler de troublantes langueurs...
Une étoile soudain glissa dans le ciel sombre.

Tais-toi, dis, mon amour ! Ne le prononce pas
Le vœu de tous les vœux qui sur tes lèvres tremble !
Croyons au seul bonheur d'ainsi rêver ensemble,
Laissons l'enfant aveugle et fou guider nos pas.

Non, ne demandons point à des demains de rêve,
De prolonger en vain de tels soirs triomphants.
Vois ! Le désir est lourd à nos âmes d'enfants,
Si lourd ! Ne disons point que l'heure fut trop brève.

Car les souhaits font mal, et les vœux sont mauvais.
Et nous avons vécu l'heure tant immortelle,
Que nos cœurs angoissés palpiteront vers elle
Toujours ! O mon amour, tais-toi ! Si tu savais...

Si tu savais combien les rêves qu'on prolonge
Ont de désespérés et mornes lendemains,
Combien, en s'étreignant le cœur de ses deux mains,
On s'éveille en sanglots comme d'un mauvais songe.

Baisers du soir ! Si vous aviez, ô doux baisers,
Fait frémir seulement aux veilles des absences,
L'inconscient émoi de nos adolescences,
Nous ne pleurerions point sur nos rêves brisés.

Mais de l'illusion de vos amours charnelles,
Vous avez su leurrer nos âmes et nos cœurs.
Vous nous avez laissé d'éternelles rancœurs
Pour nous avoir promis des fêtes éternelles !

Et je veux cette fois dans l'horreur du plaisir
Qui torture notre âme en ses mauvaises fièvres,
Dans un baiser joignant nos puériles lèvres,
M'arrêter sur le seuil frissonnant du désir.

VI

Oh ! les baisers ! Tous les baisers que mon envie
Cueillit, comme d'avril à l'automne, des fleurs !
Baisers de mai, baisers d'azur mouillés de pleurs,
Matinale rosée au blanc matin de vie.

Baisers d'été, pourpres baisers des midis d'or,
Baisers de fou, baisers de feu, baisers de fièvre,
S'attardant en frissons au coin frais de la lèvre,
Alors qu'au ciel du soir s'attarde messidor.

Baisers d'automne ! oh longs baisers qui s'alan-
[guissent,
Baisers voluptueux et lourds des floraisons
Ultimes, qui prenez dans la mort des saisons
Tout le charme dolent des choses qui finissent.

O baisers du passé mauvais qui gît en moi,
Vous qui m'avez versé, dans les bras des amantes,
L'ardente volupté de leurs lèvres aimantes,
Ne troublez point mon cœur à l'heure de l'émoi !

Ne troublez point mon cœur quand ma lèvre se
Vers la virginité de mon rêve ingénu, [penche
Ne troublez point mon cœur, au printemps revenu
Pour fleurir le lys blanc d'une âme d'enfant blanche.

VII

Mais mon cœur s'est troublé de lâche et vil désir,
Mes prières sont vaines !
Malgré moi le regret vers l'éternel plaisir
S'agite dans mes veines !

Pourquoi ces souvenirs surgissent-ils, alors
Que mon cœur les renie ;
Pourquoi, du tombeau noir où je les mis, ces morts
Montent-ils vers la vie ?

Pourquoi, dès l'heure douce et sainte des amours
Purs et blancs comme une aube,
Leur ombre jette-t-elle un nuage toujours
Sur cette nouvelle aube ?

Pourquoi, quand j'ai bercé de baisers puérils
Ces lèvres que j'adore,
Les vieux regrets mauvais du passé viennent-ils
Me torturer encore ?

Souffrirai-je toujours de l'autrefois défunt
A mes heures heureuses ?
Sentirai-je toujours m'alourdir le parfum
Des fleurs d'or vénéneuses ?

Ne pourrai-je jamais vers un chaste demain,
Abhorrant les étreintes
Qui s'élèvent, là-bas, en se donnant la main
Du fond des nuits éteintes

M'évader, oubliant pour un sourire clair
Celles qui furent miennes,
Et mettre, sans subir le destin de la chair,
Mes lèvres sur les siennes ?

VIII

Vois, j'ai peur des sanglots nés de notre baiser,
Peur de l'étreinte folle attachée à nos lèvres,
Peur d'éveiller en nous les lancinantes fièvres...
Et je voudrais meurtrir mon cœur et le briser !

Le meurtrir, le briser !.... Et pour qu'enfin je puisse
Y mettre tout entier le tranchant du scalpel,
Je voudrais l'arracher, charnel et sensuel,
Aux impures cloisons de ma chair tentatrice !

Et puis te le donner, m'inclinant à genoux,
Comme un prêtre à l'autel offre la coupe pure,
Te le donner ainsi sans tache et sans souillure,
En gage d'un amour fait seulement pour nous.

IX

Tel qu'un enfant de chœur à la Vierge Marie
Balbutie à genoux son puéril émoi,
A l'autel de ton cœur m'incliner, et vers toi,
Les mains jointes, bercer ma chaste rêverie !

Prier vers toi sans mot de désir ni d'orgueil,
Ainsi que cet enfant servant la messe sainte,
M'approcher en tremblant de la divine enceinte
Et puis agenouiller mon âme sur le seuil.

Et croyant à ton culte asservi, quand les heures
Où, frissonnant d'extase on se met à genoux,
Sonnent, infiniment éprouver que sur nous
L'ineffable descend des mystiques demeures !

C'est ainsi que voulant t'aimer, ô mon amour,
J'évoque le meilleur de l'enfance quiète,
Quand je portais encor contre ma chair muette
Les espoirs ignorants qui sont partis un jour.

Mais je veux retrouver en toi le saint dictame,
Vierge de rêve, ô toi, passant par mon destin !
Refais mon désir chaste et mon cœur enfantin,
Et laisse-moi n'avoir d'autre amour que ton âme.

X

Ton âme est une page intacte et vierge encor.
Je suis le scribe ancien, rêveur qui se recueille,
Et qui voudrait, pour moins souiller la blanche feuille,
Dans l'azur bleu du ciel tremper sa plume d'or.

Ton âme est une église, et rien ne la décore !
Je suis le prêtre saint arrêté sur le seuil,
Pensif, et qui voudrait dans son naïf orgueil,
Pour l'orner, des rayons de lune ou bien d'aurore.

Car ton âme m'est douce et chère, infiniment,
Et je voudrais qu'un pur et rare flamboyement
Illuminât ton front du reflet de sa flamme !

Pourtant, suppliciant et torturant ma chair,
En moi le désir fou sans cesse crie et clame :
Ton corps, autant et plus que ton âme, m'est cher.

XI

Vois, le dôme du soir s'arrondit sur nos têtes,
Le ciel est une voûte où scintillent des ors.
C'est l'heure! Écoute au loin monter l'hymne des fêtes
Vers la splendeur royale et jeune de ton corps.

Car tout dit ta beauté! L'horizon pâle encense
La courbe du contour harmonieux et clair
De tes membres, et l'on entend dans le silence
La nuit chanter le blanc triomphe de ta chair.

Les parfums infinis évoquent ton haleine,
Tes yeux noyés sous tes cils purs sont comme un ciel,
Et les vents alanguis qui passent sur la plaine,
S'arrêtent, caressants, à tes lèvres de miel.

Écoute les ruisseaux chanter ta gloire en l'ombre,
La dire les forêts, la répéter le chœur
Nocturne et indécis, voix des choses sans nombre,
Écoute l'univers..... puis écoute mon cœur.

XII

Mon cœur te chantera la chanson la plus belle,
Dominical cantique au plus suave jour,
Il te dira tout bas, en des mots faits pour elle,
La chanson de l'espoir sur des rythmes d'amour.

Car il sait, car il sait, ô toi qui tout ignore,
Pourquoi nous frémissons de désirs infinis,
Pourquoi nous chercherions, s'il en était encore,
Des baisers plus profonds, des gestes plus unis !

Ecoute-le chanter, mon amour ! Abandonne
Ton corps flexible et tiède entre mes bras berceurs.
Sous mes caresses clos ton regard qui s'étonne,
Laissons vers l'infini battre ensemble nos cœurs.

Enivrons-nous d'extase et d'incompris silence,
Livre ta gorge frêle à mes baisers brûlants,
Laisse mettre ma joue à ton sein qui s'élance
Et palpite ! Ouvre-moi l'enclos de tes bras blancs.

Voici mon cœur fervent et grave, qui te conte
Son beau rêve d'amour ! Il est à tes genoux.....
Le parfum de ta chair ainsi qu'un encens monte...
Un frisson inconnu vient de passer sur nous !

C'est le frisson qui tombe aux heures où l'on s'aime,
Quand sur nos lèvres tremble infiniment l'aveu
Dernier, l'ultime mot de l'extase suprême,
Et nos cœurs innocents sentent que passe Dieu !

XI

Non, c'est l'appel ardent de nos corps, et qui penche,
Plus près, encor plus près nos deux fronts inclinés.
Et c'est le cri d'effroi de notre enfance blanche
Qui repousse nos vœux impurs et devinés.

C'est le frisson mauvais de la détresse humaine
Qui suscite en nos cœurs le dangereux ferment.
La fatalité lourde et sourde qui nous mène
Vers l'éternel dégoût et l'éternel tourment !

[bouches,
Non ! nous n'unirons point nos cœurs avec nos
L'étreinte de nos bras qui nous fait nous leurrer,
Et, secoué du mal des désespoirs farouches,
A tes pieds que j'adore, oh ! laisse-moi pleurer !

Oh ! laisse-moi pleurer de tout l'inexprimable !
Ainsi d'être impuissant et de ne pouvoir pas
Sans y mêler toujours notre chair méprisable,
Vers un but éternel acheminer nos pas.

Et que toujours à l'heure extatique, s'élève
L'essaim de nos désirs brusquement réveillés !
Qu'au carrefour où meurt le blond chemin de rêve,
Les arbres aient toujours les rameaux effeuillés !

XIV

S'unir, être la chair de ta chair ! Être l'âme
En laquelle, à jamais, ton âme se perdrait.
Sentir ton cœur le mien et ta flamme ma flamme,
S'unir ! Rester unis, sans honte et sans regret !

Être comme un enfant et ne jamais apprendre,
Et ne jamais connaître et ne jamais savoir !
Écouter longuement ton rire jeune et tendre
Et tes mots puérils se perdre dans le soir.

Mettre bien simplement mes mains entre les tiennes,
Et puis rester longtemps ainsi, les yeux fermés,
Sentant s'évanouir les révoltes anciennes,
Voluptueusement, dans des rêves aimés.

Avoir ma chair très calme et mon âme sereine,
Et prenant mon essor vers l'unique futur,
Comme un page à genoux adorant une reine,
Jouer de ta beauté sans nul désir impur !

XV

Oh ! l'impossible vœu ! l'éternelle chimère !...
Et notre chair puissante et vile voit toujours
Dans l'accomplissement de son geste éphémère,
La consécration des plus pures amours !

En vain courberons-nous sur l'innocence nue,
Longuement, chastement, nos cœurs ensanglantés :
Nous verrons malgré nous, notre fièvre ingénue
Muer les soirs heureux en soirs désenchantés.

En vain mènerons-nous dans d'irréels arcanes
Nos âmes qu'alourdit la honte de nos corps,
Car les retours lassés du seuil des courtisanes
Seront le dernier mot de tous nos vains efforts !

Mais je veux, mon amour, avant que tu ne saches
L'immense désespoir des vœux réalisés,
Te donner le plus pur de mon âme sans taches,
Le plus pur de mon corps dans mes derniers baisers...

XVI

Dans mes derniers baisers !.... Oh l'espoir inutile
De revivre une fois encor le passé cher !
Demain ne sera pas ! Aux fêtes de la chair
Nous ne convîrons pas ton aube juvénile.

Car ton enfance est sainte ainsi que l'ostensoir
Qui courbe vers le sol la foule des fidèles,
Quand ils sentent vibrer comme un passage d'ailes
Et frissonnent d'extase au pied du reposoir.

Car ton enfance est sainte ainsi qu'un tabernacle
Où l'on fait, en passant, le signe de la croix.
Devant elle, à genoux je m'incline et je crois,
Et j'attends, confiant, l'impossible miracle.

Mais puisque ma chair crie et s'émeut, que l'étreint
La griffe, trop souvent du désir de la terre,
J'étoufferai son cri sanglant, je ferai taire
La voix mauvaise en moi qui gémit et se plaint.

Jamais ma volonté ne sera la complice
Des obscures langueurs que la chair mit en moi,
Et prêtre d'Irréel, sans trouble et sans émoi,
Sur l'autel de ton cœur offrant le sacrifice,

J'irai vers le pays de mes songes élus
Qui t'auréoleront dans un nimbe de gloire,
Et tu resteras vierge et jeune en ma mémoire ;
Mais les yeux de mon corps ne te reverront plus.

Je garderai pour toi mon extase première
Que nul mauvais désir ne troublera jamais ;
L'amour infiniment chaste dont je t'aimais,
Toujours rayonnera de la même lumière.

Courbé vers l'autrefois je saurai retenir
Le charme tout entier de la minute brève ;
Plus rien ne flétrira la splendeur de mon rêve
Dans le culte pieux et pur du souvenir.

Et je vivrai, vainqueur de l'angoisse charnelle,
Jusqu'à ce jour promis à notre foi d'enfants,
Où par la pureté des matins triomphants,
Nous pourrons nous aimer dans une aube éternelle

OUBLIS

DANSE MACABRE

Mai 1897

Minuit ! — Dans l'enclos, soulevant leurs marbres.
— Guère on ne t'y dort, nuit sans lendemain ! —
Deux par deux les morts s'en vont sous les arbres,
Deux par deux les morts, la main dans la main.

Délicatement, et l'un avec l'une,
— Les linceuls sont froids, les cercueils glacés ! —
Deux par deux les morts, sous le clair de lune,
Deux par deux les morts s'en vont enlacés.

Sur les flots d'argent la barque balance,
L'onde, étrangement, pleure dans la nuit . . .
Deux par deux les morts montent en silence,
Deux par deux les morts s'embarquent sans bruit.

Cavaliers fringants, damoiselles mièvres,
Rictus attendris, sourires ardents, —
Deux par deux les morts, pour unir leurs lèvres,
Deux par deux les morts unissent leurs dents !

Passagers de mort et d'amour, à terre !
— O la folle nuit ! le fou carnaval ! —
Deux par deux les morts accostent Cythère,
Deux par deux les morts engagent le bal !

Au haut d'un tréteau (gibet ou potence ?)
Satan accroupi racle du crin-crin.
Deux par deux les morts dansent en cadence,
Deux par deux les morts hurlent le refrain.

Quatre corbeaux noirs battent la mesure,
Agitant la tête et tapant du bec.
Deux par deux les morts marquent la césure,
Deux par deux les morts, avec un bruit sec !

Et se déhanchant, sans peur de fatiguc,
— Leur repos est long et finira quand ? —
Deux par deux les morts vont dansant la gigue,
Deux par deux les morts dansent le cancan !

Puis, crispant les doigts et les pieds qui claquent,
En cabriolant jusqu'au haut des murs,
Deux par deux les morts, d'humérus qui craquent,
Deux par deux les morts frappent leurs fémurs !

Hilaires bientôt, les morts font les crânes,
Risquant de casser leurs pauvres os, car
Deux par deux les morts dansent sur leurs crânes,
Deux par deux les morts font le grand écart !

Et l'on n'entend plus, au bruit des vertèbres
Durs, s'entrechoquant d'os et d'ossement,
Deux par deux les morts chanter, chants funèbres,
Deux par deux les morts, l'accompagnement.

Une heure au clocher du vieux monastère
Sonne ! Doux danseurs, un galop final !
Deux par deux les morts délaissent Cythère,
Deux par deux les morts reviennent du bal ! . . .

O les rêves fous ! O les choses folles !
Sans nulle raison — comme au premier jour ! —
Deux par deux les morts ont dit des paroles,
Deux par deux les morts, d'espoir et d'amour !

GUIRLANDE A ANTINOÛS

Octobre 1899

LA MORT D'ANTINOÛS

Dans le jeune matin qui chantait le réveil,
Le vieux Nil étendait au loin sa nappe unie.
Il allait à pas lents, l'enfant de Bithynie,
L'adoré favori, las encor de sommeil.

En des gestes rythmés de sublime harmonie,
Rêveur, il dégraffa le cingulum vermeil,
Et la tunique blanche, aux baisers du soleil,
En retombant, livra sa splendeur infinie.

Alors un long frisson courut dans les roseaux,
Un frémissement sourd monta du sein des eaux
Comme un cri de désir qui sortit de l'Erèbe.

Le fleuve-dieu, soudain se leva de son lit,
Écumant et terrible, il se dressa, bondit
Et roula dans ses flots le corps blanc de l'éphèbe.

HADRIEN

Quand le vieux Nil assez, en son immensité,
Eut livré sa victime aux caprices de l'onde,
Eut souillé de limon sa chevelure blonde,
Eut à jamais violé sa vierge nudité ;

Qu'il eut prostitué de son baiser immonde
Sa lèvre merveilleuse et pure, et puis ôté
L'éclat de son regard et terni sa beauté,
Le dieu des eaux rendit le corps au roi du monde.

Lors la douleur du camp retentit jusqu'aux cieux.
Seul, Hadrien resta, sans larmes dans les yeux,
Devant le noir destin qui voilait son étoile.

Sans larmes !... Mais la nuit dans sa tente enfermé,
Un centurion vit, en soulevant la toile,
Le César qui pleurait près du corps de l'aimé.

ANTINOË

Le désert vient de prendre en son vaste ossuaire
Le corps d'Antinoüs en triple cercueil d'or.
Il regarde sans voir, le fier imperator,
Le bleu fleuve onduler comme un sanglant suaire.

Et la douleur vivante à la gorge le mord :
Il rêve en une ville immense et somptuaire
Par l'art de l'architecte et l'art du statuaire,
Le triomphe immortel de l'amour sur la mort ;

Et d'un seul mot il peut réaliser son rêve,
Et César tout-puissant, ordonner que s'élève
Une cité de marbre et de granit doré

Dont la splendeur au loin dominera la plaine,
Et qui perpétuera dans la mémoire humaine
L'éternel souvenir de l'enfant adoré.

ANTINOÛS DEUS

(Traduit d'un fragment d'Adrien).

Nous t'avons élevé des monuments en pierres,
Nous avons mis de l'or à ton triple cercueil.
Pour embaumer ton corps, notre éternel orgueil,
Nous avons des Rois morts soulevé les paupières.

Pour toi l'empire entier a dû porter le deuil ;
Ton nom illustrera les célestes lumières,
Les frontons de ta ville, et les lueurs premières
De l'aube éclaireront tes marbres sur mon seuil.

Mais ce n'est point assez à celui qui t'honore !
Enfant, ô toi qui fus la Beauté que j'adore,
Mon cœur t'a réservé son immortel adieu :

J'ordonne, moi le maître et le César de Rome,
O doux mort que j'aimais, toi qui fus plus qu'un
Antinoüs ! Antinoüs ! Tu seras Dieu ! [homme,

VISIONS

1900

LES PALAIS DE SANG ET D'OR

Or, je rêvais dans la nuit sombre,
Et, par les rocs hérissant l'ombre,
L'âme lasse et le cœur amer,
J'allais, pleurant sur ma jeunesse,
Aux côtés de l'âpre tristesse,
Vers la grève où mourait la mer.

Et soudain, au haut des falaises
Qu'assiégeaient les vagues mauvaises,
Surgirent, pâles visions,
Des palais si hauts que leur cime
Fuyait dans le ciel, que l'abîme
Savait seul leurs fondations.

Oh palais des gloires rêvées
Aux heures trop tôt ensauvées
De mon autrefois aboli !
Oh temples ornés de palmes,
Où chantait seul, dans les soirs calmes,
Mon beau désir enseveli !

Oh palais d'or où mes chimères,
Par les dédales éphémères
Menaient le prenant par la main,
L'enfant tressaillant qui s'étonne
De trouver sa route, où personne
Du doigt n'indique le chemin.

Palais fabuleux et mythiques,
Ouvrant dès l'aube vos portiques,
Vos cent portes de fier métal,
Et dont frémissaient aux aurores,
Tous les drapeaux multicolores
A des toitures de cristal !

Jardins où jaillissaient des marbres
Vers lesquels, au vent, les grands arbres
S'inclinaient en un rythme uni,
Et d'où naissait l'apothéose
Des escaliers en granit rose
Qui s'élançaient vers l'infini.

Séjour merveilleux de l'enfance,
Où, fier de joie et d'espérance,
Je songeais aux clairs lendemains ;
Où, jeune rêveur en extase,
J'exaltais vers l'azur le vase
Débordant d'espoirs surhumains...

Mais, quand aux jardins nostalgiques,
Eurent passé les jours tragiques,
Effeillant les dernières fleurs,
De la demeure profanée,
Mon enfance sitôt fanée,
Partit, les yeux noyés de pleurs.

Et maintenant, visionnaire,
Dans un cauchemar sanguinaire,
Pécheur que tord le lourd remords,
Je regarde comment s'écroule,
Dans le sang et dans de la houle,
Le palais de mes rêves morts !

Car aux murailles polluées
Pendaient, sous l'assaut des nuées,
Les fantômes de mon désir ;
Et j'entendais, sans espérance,
Parmi des clameurs de souffrance,
Pleurer des râles de plaisir !

Des loques claquaient dans l'orage,
Une odeur lourde de carnage
Montait dans l'air et dans le bruit,
Et je vis, hagard d'épouvante,
Chose monstrueuse et vivante,
Les palais saigner dans la nuit !

En nappes tombant des toitures,
Tout le sang rouge des tortures,
Jamais tari, coulait à flots,
Et, cloués au gibet infâme,
Les vierges élus de mon âme,
Mêlaient leur sang à leurs sanglots !

Je vis aux bords des gémonies,
En des souffrances infinies,
Tous mes espoirs crucifiés,
Et le sang, rougissant les sables,
Sortait de leurs flancs adorables
Naguère encor déifiés...

Des escaliers aux marches roses,
Sous les portes, à jamais closes,
Le sang coulait à gros bouillons,
Et dans le jardin solitaire,
Comme l'eau jaillissant de terre,
Roulait en vermeils tourbillons.

Toujours, toujours, toujours, sans trêve,
Sur le sable roux de la grève,
Montait le flot jamais lassé ;
Sang bleu giclant aux pas des portes,
Sang pourpre de mes amours mortes,
Sang noir du deuil de mon passé !

Et comme une mer en démente,
Volcan sanglant, déluge immense,
Cela montait, montait encor...
Gagnait au toit, gagnait au faite...
Et l'orgueilleux palais de fête
S'écroula dans le sang et l'or !

Et telle une pieuvre hideuse,
Rouge de sang la mer houleuse
D'une étreinte folle et fougueuse,
Me roula dans le flot croissant...
Mais dans un cri d'horreur farouche,
Je me réveillai sur ma couche,
Et, râlant, sentis dans ma bouche,
Le goût du sang, le goût du sang...

ODE A VICTOR HUGO

1897

publiée à l'occasion du centenaire de Victor Hugo 1902

ODE A VICTOR HUGO

I

Dressé sur l'horizon des âges qu'il domine
Le siècle invraisemblable et trouble, qu'illumine
Et qu'honore ton nom,
Milliaire premier des époques futures,
O poète divin des vierges aventures
A l'oubli dira : Non !

Car ton œuvre est la Vie : amour, orgueil, souffrance,
Cris sombres de douleur et clameurs d'espérance,
Le rêve et le réel,
Berceurs balbutiements de l'enfance ingénue,
Triumphes de la chair, chaste innocence nue,
Tout l'enfer, tout le ciel !

Tu fus l'immense voix des hommes et des choses,
Sur le seuil des effets nous découvrant les causes,
Le prophète ébloui,
Le rhapsode éternel des chants d'or de nos rêves
Dont tu nous a redit, au gré des heures brèves,
Le cantique inouï !

Tu fus l'aède saint de la grande épopée,
L'évocateur des temps et des âges ! Frappée
De ton verbe d'airain,
L'Histoire, surgissant de ton œuvre féconde,
Jusqu'aux siècles futurs étendra sur le monde
Ton rêve souverain.

Tu fus l'âpre proscrit, irréductible et sombre,
Dont l'esprit dans l'orage et dont la voix dans l'ombre
Étonnaient l'univers !
Vingt ans sur le granit battu de flots livides,
Vingt ans, l'on entendit le chœur des Euménides
Rugissant dans tes vers.

Alors, tu t'en revins vers ta France meurtrie,
Exilé retrouvant le sol de la patrie
Rouge de sang encor.
Puisant à pleines mains aux trésors de ton âme,
Ensanglanté, tu mis, en des lettres de flamme
Ta page au livre d'or !

Puis, ayant achevé ton œuvre centenaire,
Lorsque tu t'éteignis, ô grand visionnaire
D'incroyables demains !
Toute, elle se dressa si haut vers les cieux mornes,
Qu'elle couvrit le monde et recula les bornes
Des horizons humains !

II

O Semeur des moissons prochaines
Ton geste auguste est le plus beau !
Ton bras puissant brise nos chaînes,
Ta main agite le flambeau,
Et nos foules, levant la tête,
Peuvent, au sein de la tempête,
Voir ta faux luire, ô Moissonneur !
Et malgré l'orage qui passe
Nous voyons monter dans l'espace
La gerbe immense du bonheur !

Et conviés à ta récolte,
Vieux laboureurs de tes sillons,
Quand les drapeaux de la révolte
Battront en rouges tourbillons,
Lors, vers les étrangères grèves,
Où dorment les cités des rêves
Dont tu nous indiquas le seuil,
Marchant, victorieux des doutes,
Nous dresserons au bord des routes
Les monuments de notre orgueil !

Et pour de neuves aventures,
Oublieux des trop sombres soirs,
Aux sommets blancs, aux cimes pures,
Nous irons, chantant nos espoirs.
Par de nouvelles anarchies,
Quand nos cohortes affranchies
Ce jour fouleront tes chemins,
Nous voguerons vers les étoiles,
Et nous couvrirons de nos voiles
L'Océan vierge des demains !

Puis, entrant aux hâvres suprêmes
Dans d'éternels rayonnements,
Nous ferons ancrer nos trirèmes
Au seuil des nouveaux firmaments.
Baignés de clartés éternelles,
Nous nous résorberons en elles...
Prophète des grands Absolus,
Rêveur immense de ton songe,
Arrache le masque au mensonge,
Marque du Signe tes Élus !

ÉPILOGUE

1901, 25 Décembre

O mon enfance claire ! Ardente et douce aurore,
Tu portas vers la vie un cœur si pur encore,
Qu'alors rien ne semblait le pouvoir déflorer,
Et que les jours mauvais où la candeur s'efface,
Avaient passé sur lui sans plus laisser de trace
Que la vague au rocher qu'elle vient d'effleurer.

Car l'enfant que je fus berça de tant de rêves
La réalité vaine, au gré des heures brèves,
Qu'il crut qu'il les vivait, de joie émerveillé,
Et qu'il tendait les bras vers le divin mensonge,
Se livrant tout entier au doux leurre d'un songe
Dont la vie, en passant, ne l'a pas réveillé.

Et ce furent les jours de son adolescence !
Jours bénis de sa joie et saints de sa présence,
Il allait, frissonnant, par de nouveaux chemins,
Et la jeune ferveur qui dans lui vibrait toute,
Et les jeunes espoirs dont s'enchantait sa route,
Fraternels, le menaient vers de plus beaux **demains**.

Mais la vie eut plus tard des heures décevantes :
Parfois, quand il sentait de folles épouvantes,
Quand un effroi sur lui tombait avec le soir,
Qu'il luttait s'angoissant ainsi qu'en agonie,
Pour retrouver un peu son âme rajeunie,
Au foyer d'autrefois il revenait s'asseoir.

Au foyer où jadis je chantais l'espérance,
En vain ai-je tenté d'endormir ma souffrance,
De bercer ma détresse au rythme de mon cœur.
Mais ma vigne a porté trop de grappes non mûres,
Souvent, autour de moi, j'entendais des murmures,
Je voyais s'esquisser le sourire moqueur.

Alors voulant atteindre à la cime plus haute,
Sur l'Argo de l'orgueil ainsi qu'un Argonaute,
Aux océans nouveaux j'ai sonné du buccin :
Et chercheur d'Idéal et chasseur de Chimères,
Vers la fauve toison des choses éphémères
Je suis allé, crispant la douleur sur mon sein.

Puis lassé de l'orgueil des tentatives folles,
Après d'autres j'ai dit les divines paroles
Que l'on chante aux matins lumineux des vingt ans,
Quand l'oiseau bleu d'amour a de l'or sur les ailes.
Et résignant sa tâche entre Ses deux mains frêles,
Mon cœur endolori les murmura longtemps.

Mais l'orgueil fut un songe, et l'amour fut un leurre,
Un doux rêve toujours, un rêve encor ! A l'heure
Où l'on vit, le regard sur l'horizon levé,
Rouge de son espoir, vibrant de sa tendresse,
L'in vraisemblable et doux poème de jeunesse,
Je ne l'ai pas vécu, je ne l'ai que rêvé.

Et s'il fut doux mon songe et s'il fut beau mon rêve,
Qu'importe ! C'est l'espoir que rien jamais n'achève
La promesse trompeuse et qui toujours nous fuit.
Tais-toi, désir menteur qui parles d'espérance,
Rien n'est pur, rien n'est vrai que la seule souffrance,
Et les larmes d'enfant qu'on pleure dans la nuit.

O jeunesse ! première et maternelle amante !
Écoute-moi prier du sein de la tourmente :
Lui gardant le meilleur de son cœur puéril,
De l'enfant, incliné vers l'illusion vaine
Du passé, fais un homme, ô jeunesse, et le mène
Par le rêve sacré vers le labeur viril.

TABLE DES MATIÈRES

EN PRÉPARATION	4
LE PRINCE AVRIL	5
DÉDICACE	7
PROLOGUE	9
L'Hymne des immortels avrils.	11
CHRONIQUE BLANCHE	17
Le Page	19
L'Écuyer	23
Le Chevalier	27
DÉTRESSES	31
Angoisse	33
Cauchemar	34
Quand ?	35
Résignation	36
Tournois	37
Lasse du long effort endeuillé de tristesse.	38
Vains remords! vains regrets!	41
Souvent, oh trop souvent, je m'arrête et je songe!	42
Ce cauchemar souvent m'enchanté et me torture	46
Dans le jardin du temps la maison de l'enfance.	47
O Seigneur! sauvez-moi d'aujourd'hui, d'hier sombre.	48

Garde ton cœur encor.	49
Postulations	50
Le Roman de la Rose.	51
Je sais des amours lourds de tout le poids des mondes.	57
Le sceau de l'énigme.	59
SONNETS HAUTAINS	
Prologue	63
LA MER	65
Les voix du large	67
Au Grand Bé.	68
Kerguelvan	69
Parfois aux déclinis nostalgiques	70
LA MONTAGNE	71
Au Mont-Blanc	73
Deux cimes	74
Resurget	75
Prince d'orgueil et de rêve	76
LA VILLE.	77
La chevauchée de Don Juan	79
Lucifer.	80
Ridendo	81
Notre-Dame de Milo	82
La Tour d'ivoire	83
Les errants	84
Prier, pleurer	85
Spernere sperni.	86
Les luttes vaines	87
LA PLAINE	89
Par delà les verbes et les nombres	91
Le chemin des croisades nouvelles	92
L'aurore prochaine.	93
Le jour de la colère de Dieu	94
Et nunc et semper.	95
L'abri d'orgueil	96
Épilogue	97

AUBE	99
Pour l'aimée qui ne fut pas.	101
PUÉRILEMENT	103
Offrande	104
Émois	106
Illusions	108
Nocturne	109
J'ai résigné mon âme entre tes mains frêles	111
Ainsi qu'au gave qui s'écroule	112
Harmonie	113
VERS TOI.	115
Les semailles mauvaises.	117
Basia mille, deinde.	118
Introïbo	119
Ex-voto	120
Oublions quelle fut la cruelle méprise	121
Le passé vit encore ! Vois, l'ombre des hivers	122
Stances.	123
Ton cœur.	125
Tes yeux	126
Tes mains.	127
Ta voix	128
AMOUR	129
J'ai le cœur lourd ce soir de trop de souvenirs	131
O paroles d'amour que l'on murmure au soir	133
C'était à l'heure lente où chante au sein des eaux	135
Nous allions enlacés dans la langueur du soir	136
Une brise d'extase agita nos cheveux	137
Oh ! les baisers ! tous les baisers que mon envie	139
Mais mon cœur s'est troublé de lâche et vil désir	141
Vois, j'ai peur des sanglots nés de notre baiser.	143
Tel qu'un enfant de chœur à la Vierge Marie.	144
Ton âme est une page intacte et vierge encor.	146
Vois, le dôme du soir s'arrondit sur nos têtes	147
Mon cœur te chantera la chanson la plus belle	148

Non, c'est l'appel ardent de nos corps, et qui penche . . .	150
S'unir, être la chair de ta chair ! être l'âme	152
Oh ! l'impossible vœu ! l'éternelle chimère !	153
Dans mes derniers baisers ! oh ! l'espoir inutile	154
OUBLIS.	157
DANSE MACABRE	157
GUIRLANDE A ANTINOÛS.	165
La mort d'Antinoüs	167
Hadrien	168
Antinoé	169
Antinoüs deus	170
VISIONS	171
Les Palais de sang et d'or	173
ODE A VICTOR HUGO.	179
ÉPILOGUE.	185
TABLE DES MATIÈRES	191

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le 15 Janvier 1907

PAR
LE BIGOT FRÈRES
LILLE